

# NOTRE - DAME DE LIESSÉ

PAR J. CHANTREL

QUATRIÈME ÉDITION

*Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.*

Source de notre joie, priez pour nous.



LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR, ÉDITEUR

LILLE

rue Charles de Muysart, 24

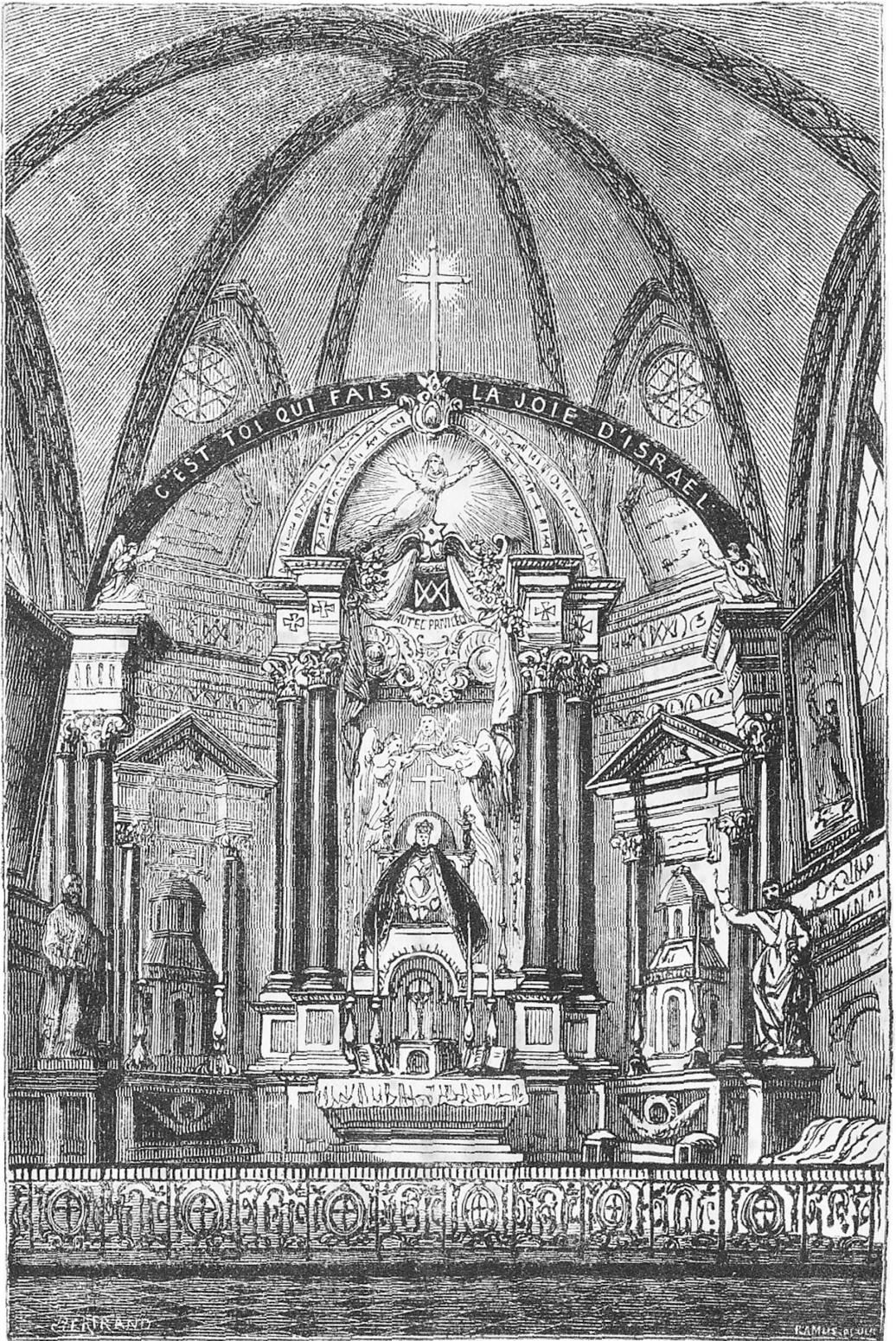
PARIS

rue des Saints-Pères, 30

*Propriété et droit de traduction réservés.*



# NOTRE-DAME DE LIESSE



Sanctuaire de l'église de Notre-Dame de Liesse.



ÉVÊCHÉ DE SOISSONS



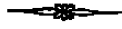
*A Monsieur Chantrel.*

Je suis heureux de pouvoir donner mon approbation à l'HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE LIESSE que vous venez d'écrire.

Je vous remercie affectueusement d'avoir pensé à offrir à la Vierge miraculeuse de ce glorieux pèlerinage ce nouveau témoignage de votre tendre piété.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mon affectueux dévouement et de ma considération distinguée.

ÉVÊCHÉ DE BEAUVAIS, NOYON & SENLIS



*A Monsieur Chantrel.*

J'ai lu avec un vif intérêt votre ouvrage intitulé NOTRE-DAME DE LIESSE, et je vous remercie de me l'avoir dédié; c'est une nouvelle preuve de votre affection filiale dont je suis très-touché. Cet opuscule me paraît de nature à édifier les fidèles et à propager de plus en plus la dévotion envers la très-sainte Vierge. Je verrai donc avec plaisir qu'il soit répandu dans mon diocèse.

Continuez, mon cher monsieur, à consacrer vos talents et votre plume au service de notre sainte religion.

Adieu, je vous renouvelle l'expression de mes sentiments paternels en N.-S. J.-C.

† JOS. Ev. de Beauvais, Noyon & Senlis,

*A Monseigneur*

*J. A. Ciquoux, Evêque de Beauvais,*

*Compiègne et Senlis,*

*Prêlat assistant au trône pontifical.*

MONSEIGNEUR,

Lorsque je promis à Notre-Dame de Liesse d'écrire ce petit livre en son honneur, je me promis en même temps de le placer sous le bienveillant patronage de Votre Grandeur. Le bon Dieu me soumettait alors à une bien douloureuse



épreuve. Après avoir goûté dix-huit mois de bonheur dans une union chrétienne qui avait reçu votre paternelle approbation, j'étais menacé de perdre à la fois une épouse chérie et l'enfant dont j'attendais la venue. Je me tournai vers Notre-Dame de Liesse : cette tendre Mère exauça mes vœux, et si l'enfant dont Votre Grandeur avait consenti avec tant de bonté à devenir le père spirituel, nous fut enlevé au bout de quelques jours, nous eûmes au moins la consolation de savoir au ciel un ange qui veillerait sur nous et sur les enfants qu'il plairait à Dieu de nous envoyer.

Nous n'oublierons jamais, Monseigneur, avec quelle exquise bonté vous nous avez consolés dans ces pénibles circonstances, ni avec quelle bienveillance vous nous avez promis une faveur que je n'aurais osé solliciter une seconde fois de Votre Grandeur. En vous dédiant ce petit livre consacré à la gloire de la sainte Vierge, je ne puis vous témoigner toute la reconnaissance que je vous dois, mais je suis heureux de pouvoir vous en donner un témoignage public. Puisse la sainte Vierge, que vous m'avez appris à aimer, continuer de bénir, comme elle l'a fait jusqu'ici, les travaux de votre laborieux

épiscopat ! Puisse-t-elle conserver longtemps au diocèse de Beauvais le Pasteur qui le gouverne avec tant de zèle et de dévouement, et conserver, de longues années encore, un Père si digne d'affection et de reconnaissance

Au plus respectueux et au plus dévoué de ses fils,

**J. CHANTREL.**

Mendon, 2 février,

Fête de la Purification de la Ste Vierge.

## PRÉFACE

Nous avons consulté, pour écrire ce petit livre : 1<sup>o</sup> *l'Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame de Liesse*, petite brochure d'une quarantaine de pages qui se trouve chez tous les libraires de Liesse, de Reims et de Laon ; 2<sup>o</sup> *Notre-Dame de Liesse, légende des Trois Chevaliers d'Eppes*, par M. Collin de Plancy, Paris, 1854 ; 3<sup>o</sup> une *Notice par M. J. B. Billaudcl, curé de Notre-Dame de Liesse*, Soissons, 1828, notice dont nous croyons que l'auteur est M. l'abbé Lequeux, aujourd'hui vicaire-gé-

néral de l'archidiocèse de Paris ; 4° l'*Heureux Voyage à Liesse des quatre pèlerins*, par M. de Saint-Pères, poëme édité en 1646, et sur lequel M. Ed. Fleury a fait une curieuse étude, insérée dans le *Bulletin de la Société académique de Laon* ; 5° le *Clergé du département de l'Aisne pendant la Révolution*, par M. Ed. Fleury, Laon, 1854 ; 6° et plus spécialement, l'*Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame de Liesse*, par M. Villette, docteur de Sorbonne, chanoine et grand-archidiacre de l'église de Laon, chapelain de la chapelle de Notre-Dame de Liesse, et vicaire-général de l'évêque-duc de Laon, Laon, 1707. Le P. Cériziers, jésuite, avait écrit, soixante ans avant le chanoine Villette, une *Histoire de Notre-Dame de Liesse* dont les exemplaires sont devenus très-rares, parce que l'histoire plus récente, racontant les mêmes faits d'une manière complète, l'a fait pres-

que entièrement oublier, et elle n'a pas été réimprimée depuis longtemps. On trouve aussi des détails intéressants sur Notre-Dame de Liesse dans d'autres ouvrages qui n'ont eu à s'en occuper qu'incidemment, comme dans la *Vie de M. Olier*, le Mans, 1844 ; dans le *Gallia christiana*, tom. XI, col. 570, 571, 578 ; dans Baillet, au 15 du mois d'août, dans la *Bibliothèque historique de France*, t. I., par 264, 265 ; dans la *Triple Couronne de la sainte Vierge*, par le P. Poiré ; dans les *Annales des chevaliers de St-Jean* ; dans l'*Histoire de Laon*, par Laurent, etc. Nous n'indiquons ici ces sources que pour montrer combien de témoignages pourraient être invoqués en faveur de notre *Histoire*, et nous pourrions en allonger presque indéfiniment la liste. Nous avons nous-même recueilli plus d'un document précieux sur les lieux mêmes ; c'est comme témoin oculaire que nous parlons des derniers

événements racontés en cette histoire. Nous y avons ajouté quelques détails qui nous avaient échappé, et que nous avons retrouvés dans les journaux du département de l'Aisne, particulièrement dans l'*Argus soissonnais*, dans le *Journal de l'Aisne* et dans l'excellente revue religieuse publiée sous le titre : *la Semaine du Vermandois et de la Picardie*.

---

## SALVE REGINA

---

Pieux pèlerins, dès l'aurore,  
Saluons la Reine des cieux,  
Celle dont jamais l'on n'implore  
En vain le secours précieux.

Vous êtes, ô Marie, en ce lieu de souffrance,  
Notre plus doux amour, notre plus sûr espoir;  
Par vous de tous nos maux nous vient la délivrance.  
Etoile du matin, Astre brillant du soir.

Infortunés enfants d'une mère coupable,  
Mère, nous vous prions! Mère, secourez-nous!  
Allégez nos regrets, ô Vierge incomparable!  
Adoucissez l'exil où nous languissons tous.

La terre n'est pour nous qu'un séjour plein de larmes,  
Une sombre vallée où nul soleil ne luit;  
Mais bientôt nous sentons se calmer nos alarmes  
Quand votre doux regard en dissipe la nuit.



Vous êtes près de Dieu notre tendre patronne ;  
A vous dans nos besoins nous devons recourir ;  
Quand c'est vous qui priez, le grand Juge pardonne :  
Grâce à vous, le pécheur sait qu'il ne peut mourir.

Oui, vous nous recevrez à notre dernière heure ,  
Dès que les jours d'exil seront finis pour nous.  
Et joyeux nous verrons, dans la sainte demeure,  
Jésus, l'enfant Jésus, assis sur vos genoux.

Pieux pèlerins, dès l'aurore,  
Saluons la Reine des cieux ,  
Celle dont jamais l'on n'implore  
En vain le secours en ces lieux.

---



# NOTRE-DAME DE LIESSÉ

---

## I

### **Le siècle de Marie**

Le 8 décembre 1854, Rome présentait un magnifique spectacle au monde. Pendant que la guerre mettait aux prises les Russes, les Turcs, les Français, les Anglais et les Pié-

montais, alors que l'Europe commençait à peine à respirer après les terribles commotions de 1848 et des années suivantes, à peine revenu lui-même de l'exil, le Souverain-Pontife avait fait un appel aux évêques catholiques du monde entier, et plus de deux cents de ces évêques étaient accourus auprès de lui, de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie, des principales contrées de l'Europe : France, Autriche, Espagne, Italie, Angleterre, Belgique, etc., etc. La ville sainte offrait tous les signes d'une universelle allégresse ; on avait oublié tous les maux passés, on était plein de confiance dans l'avenir, car la sainte Vierge allait recevoir devant les hommes un nouveau degré de gloire, et l'on sait que Dieu récompense toujours magnifiquement ce que l'on fait pour sa Mère.

Qu'allait-il donc se passer ? Dès les premiers siècles de l'Eglise, une pieuse croyance regardait la sainte Vierge comme ayant été exempte de la tache du péché originel. L'ange n'avait-il pas salué la Vierge de Nazareth du titre de *pleine de grâce* ? et si

la plénitude de la grâce était en elle, Dieu pouvait-il avoir consenti à ce qu'elle fût un seul instant sous la puissance du démon? Aussi saint Augustin disait-il que, « *pour l'honneur de Dieu*, il ne faut pas même mentionner le nom de Marie lorsqu'il est question de péché. »

La fête de l'Immaculée-Conception fut célébrée de très-bonne heure dans l'Eglise d'Orient; l'Occident ne tarda pas à l'adopter. Au treizième siècle, les pieux enfants de saint François d'Assise firent tous leurs efforts pour propager partout le culte de la *Conception pure et immaculée*. Au seizième siècle, le saint concile de Trente déclara formellement que, « dans le décret sur le péché originel, il n'a point prétendu comprendre l'immaculée et bienheureuse Mère de Dieu. » En même temps, les papes ne cessaient d'inculquer dans l'esprit des fidèles, avec la plus grande sollicitude, la croyance de l'Eglise sur ce point, et, sans en faire un article de foi, ils avaient défendu, sous les peines les plus sévères, « de parler, de prêcher, de traiter, de disputer contre cette

croyance, par écrit ou de vive voix. » C'était clairement établir la vérité de l'Immaculée-Conception, tout en réservant la définition du dogme pour le moment où il plairait à Dieu de répandre sur cette vérité de plus vives lumières. Depuis un siècle surtout, la piété des fidèles devenait de plus en plus vive envers la Vierge immaculée; la foi chrétienne aspirait à une définition qui augmenterait la gloire de Marie et qui donnerait une base plus ferme à la piété.

Enfin les temps étaient venus. Pie IX, exilé, écrit de Gaëte, le 2 février 1849, une lettre encyclique à tous les évêques du monde catholique pour leur demander d'adresser à Dieu des prières, et de lui faire ensuite savoir par écrit quelle était la piété et la dévotion de leurs fidèles envers la Conception immaculée de la Mère de Dieu, et surtout ce qu'ils pensaient eux-mêmes de la définition à porter, et quelle était sur ce point leur désir. Tous répondirent que la croyance de leurs églises à l'*Immaculée-Conception* était universelle; deux ou trois seulement exprimèrent quelques doutes sur

l'opportunité de la définition, tout en s'en remettant sur ce point à la sagesse et à l'autorité du Souverain-Pontife.

La croyance universelle de l'Eglise était constatée; Rome allait parler, la cause était finie.

« Maintenant, dirons-nous à nos lecteurs en empruntant les paroles de Mgr Sibour, archevêque de Paris, l'un des témoins de la belle fête du 8 décembre 1854, et qui devait périr deux ans plus tard d'une façon si déplorable, maintenant transportons-nous dans ce temple auguste du chef des apôtres (Saint-Pierre de Rome) :... dans ses vastes nefs se pressent et se confondent les flots d'une foule immense, impatiente et pourtant recueillie. C'est aujourd'hui à Rome, comme autrefois à Ephèse : les fêtes de Marie sont partout populaires. Les Romains s'apprêtent à accueillir la définition de l'Immaculée-Conception, comme les Ephésiens celle de la Maternité divine de Marie, par des chants d'allégresse, des feux de joie et les plus vifs transports. Cependant voici sur le seuil de la basilique le Pontife suprême. Il

est entouré de deux cents évêques venus des quatre coins de l'univers chrétien, deux fois vaste comme l'ancien monde romain. Les anges des églises sont là comme des témoins de la foi de leurs peuples à l'Immaculée-Conception. Les voix tout à coup éclatent en supplications touchantes et répétées. Le cortège des évêques traverse lentement la vaste enceinte du temple, et vient prendre place autour de l'autel de la Confession. Sur la chaire de saint Pierre est assis son deux-cent-cinquante-huitième successeur. Les saints mystères commencent; bientôt l'Évangile est annoncé et chanté dans les diverses langues de l'Orient et de l'Occident. Voici le moment solennel marqué par le décret pontifical. Un évêque, vieux confesseur, chargé d'ans et de mérites, s'approche du trône : c'est le doyen du Sacré-Collège; il est heureux, comme autrefois le vieillard Siméon, d'avoir vu le jour de la gloire de Marie. Au nom de tous les évêques, il adresse au Souverain-Pontife une dernière postulation.

Le Pape, les évêques et toute cette grande assemblée tombent à genoux; l'invocation

au Saint-Esprit se fait entendre; l'hymne sublime est répétée par vingt-cinq mille voix à la fois, et monte au ciel comme un immense concert. Quand les chants ont cessé, le Pontife se lève; il est debout sur la chaire de saint Pierre; son visage est illuminé par un rayon céleste, visible effusion de l'Esprit de Dieu; et, d'une voix profondément émue, entrecoupée de sanglots, au milieu d'un torrent de larmes de joie, il prononce les paroles solennelles qui placent la Conception Immaculée de Marie au nombre des articles de notre foi :

« Nous déclarons, dit-il, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, PRÉSERVÉE ET EXEMPTÉ DE TOUTE SOUILLURE DE LA FAUTE ORIGINELLE, est révélée de Dieu, et que, par conséquent, elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Et le télégraphe électrique porta soudain



l'heureuse nouvelle dans les principaux pays de l'Europe. L'année qui suivit peut être appelée l'année de l'Immaculée-Conception ; presque chaque jour de cette année fut signalé par des fêtes en l'honneur de la sainte Vierge. La France catholique ne fut pas la dernière à accueillir la glorieuse définition par de magnifiques témoignages d'allégresse et de foi.

En commençant l'histoire de Notre-Dame de Liesse par le récit de ce grand triomphe de la sainte Vierge, nous ne croyons pas nous placer en dehors de notre sujet ; car, avant tout, c'est à la gloire de notre sainte Mère que nous consacrons ce petit livre. Quand l'incrédulité déborde, quand une folle confiance dans les seules bornes de la raison humaine éloigne de l'Eglise tant d'intelligences, avons-nous tort de commencer par un acte de foi qui témoigne en même temps et de notre docilité à la parole divine et de notre amour pour la sainte Vierge ? Et d'ailleurs, on l'a remarqué avec nous, la définition du dogme de l'Immaculée-Conception a été comme le signal d'une nou-

velle explosion de la confiance du monde chrétien en Marie. Les acclamations parties de Saint-Pierre de Rome ont été répétées jusqu'aux extrémités de la terre; mais elles ont éclaté plus vives et plus puissantes encore dans les sanctuaires depuis longtemps consacrés à Marie par la piété des fidèles. Et depuis lors, on a vu ces sanctuaires fréquentés par un plus grand nombre de pèlerins, on les a vus eux-mêmes se revêtir d'une nouvelle splendeur, et participer en quelque sorte au triomphe de Celle qui y est plus particulièrement honorée.

Il nous suffira de répéter ici les noms de Boulogne-sur-Mer, de Guingamp, de Chartres, de la Salette, pour montrer combien la dévotion à la sainte Vierge s'est ranimée de nos jours. Nous rappelions tout à l'heure l'envoi fait à la flotte française de l'image de Marie pendant la dernière guerre d'Orient; la France, fille aînée de l'Eglise, semble vouloir devancer les autres nations catholiques dans les nouveaux hommages que l'on rend à Marie :

Lille élève à la Vierge une magnifique basilique; les sanctuaires dédiés à Marie se multiplient avec les pieuses congrégations, comme les instituts dévoués qui se mettent sous son patronage; et les canons pris à Sébastopol, transformés en une colossale statue de Marie, vont, dans la ville du Puy, montrer à tous les peuples que notre pays est resté fidèle, malgré tant d'erreurs et de crimes, au culte de Notre-Dame de France.

Le sanctuaire de Liesse n'est pas resté en arrière dans ce mouvement magnifique, si plein d'espérance pour l'avenir. On n'oubliera pas de longtemps, dans ce bourg du département de l'Aisne, avec quels transports de joie, avec quel enthousiasme et quelle unanimité fut célébrée, il y a quelques années, la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Chaque année la même fête y ramène les mêmes manifestations de la piété, et la sainte Vierge s'est comme hâtée de récompenser le dévouement de ses enfants de Liesse, en procurant à leur sanctuaire un insigne honneur, qui a été

l'occasion d'un immense concours de pèlerins, et qui continue à faire suivre le chemin de Liesse à des multitudes de plus en plus nombreuses. Nous raconterons en détail, à la fin de ce livre, la belle fête du couronnement de la statue vénérée à Liesse, fête pleine d'émotions touchantes et joyeuses, dont nous avons eu le bonheur d'être témoin, et qui nous a fait dire, à la vue de la piété de tout un peuple, composé de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout rang, de toutes conditions, acclamant Marie avec un indescriptible enthousiasme : Oui, le dix-neuvième siècle est vraiment *le siècle de Marie*.

---

## II

### **Le bourg de Notre-Dame de Liesse**

Le bourg de Liesse, qui fait partie du canton de Sissonne, dans le département de l'Aisne, est situé dans une vaste plaine marécageuse, à treize kilomètres de Laon, et à une petite distance de la route qui conduit de cette dernière ville à Reims. Avant que le pèlerinage auquel il doit sa naissance et sa prospérité fût établi, tout ce pays était couvert de bois dont la forêt de Sissonne ne peut plus actuellement donner qu'une faible idée. Du reste, il n'y avait là rien qui pût fixer l'attention du

voyageur, rien qui pût donner l'idée d'en faire le but d'un pèlerinage. De vastes forêts, des terrains marécageux et peu fertiles, pas de rivières, pas d'autre route que les rares sentiers tracés à travers les bois; il n'y avait là rien, nous le répétons, qui pût faire espérer d'y attirer un nombreux concours de pèlerins, si un événement extraordinaire ne s'y était point passé. Le village de Marchais existait déjà, Eppes était déjà une seigneurie dont les possesseurs occupaient un rang distingué dans le pays : il semble qu'ils auraient dû être choisis de préférence, ou encore quelque hauteur située entre Laon et Reims, deux villes qui étaient d'ailleurs signalées depuis longtemps par leur dévotion à la sainte Vierge, et dont les cathédrales étaient fréquentées par de nombreux visiteurs venus des contrées environnantes. Vingt autres localités des environs auraient certainement mérité la préférence, si des considérations humaines avaient guidé les fondateurs du sanctuaire dédié à la sainte Vierge; et cependant c'est là, dans ces lieux autrefois

déserts et inconnus, que se pressent maintenant les pèlerins. Quelle peut être la cause de ce concours? Le lecteur le devine sans peine; mais nous reviendrons sur ce point, qui nous offrira une puissante présomption en faveur de l'authenticité de la légende de Notre-Dame de Liesse.

Jusqu'au mois d'août 1857, Reims et Laon étaient les deux points de départ des pèlerins, venus souvent de beaucoup plus loin, qui se rendaient à pied au sanctuaire de Liesse. Maintenant le chemin de fer qui unit ces deux villes, et qui forme comme un trait d'union entre le chemin de fer de l'Est et le chemin de fer du Nord, conduit les pieux voyageurs plus près de leur but, à Saint-Erme, ou à Coucy-lès-Eppes, qui est encore à environ une lieue et demie de Liesse. Ainsi le pèlerinage est devenu plus accessible pour tous les pays qui forment pour ainsi dire les bassins des deux grandes voies ferrées qui mènent à Liesse. De Paris, il est à peu près indifférent de prendre par Reims ou par Laon; quant aux habitants des départ-

tements de l'Oise, de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord, c'est la voie de Laon qu'ils ont à prendre; ceux de la Marne et des Ardennes prennent la voie de Reims; les habitants de l'Aisne choisissent l'une ou l'autre de ces voies, selon qu'elles se rapprochent plus ou moins de leurs localités. Mais beaucoup de pèlerins, malgré ces facilités nouvelles, préfèrent encore suivre les anciens errements, et l'on en voit tous les jours arriver à pied, de dix, de vingt, de trente lieues, et de plus loin encore.

Quand on se rend à pied de Laon à Liesse, on suit pendant quelque temps la route de Reims, qu'on laisse bientôt à droite pour suivre une route départementale parfaitement entretenue, et qui mène jusqu'à Liesse à travers une extrémité de la forêt de Sissonne. Rien d'abord de remarquable ne vient frapper les regards du voyageur, qui n'a à traverser que des villages d'un assez triste aspect, des champs bien cultivés d'ailleurs et la forêt que nous venons de nommer. Seulement, s'il se retourne avant d'entrer dans le bois, il peut admirer la scène



magnifique que présente la montagne de Laon, avec sa citadelle, ses maisons qui s'entassent les unes sur les autres, et, dominant le tout, la masse imposante et les tours élancées de la cathédrale.

A la sortie du bois, on commence à sentir les approches de Liesse. Déjà l'on a pu rencontrer quelques pèlerins revenant du sanctuaire vénéré ou s'y dirigeant; déjà aussi l'on a pu être poursuivi des importunités de quelques enfants à qui des parents négligents et coupables n'enseignent malheureusement pas d'autre métier que la mendicité. Mais ces enfants demandent au nom de la sainte Vierge; il y en a parmi eux que leurs infirmités rendent dignes d'intérêt, et qui sait? quelques-uns peut-être n'ont que ce moyen d'empêcher de mourir de faim quelque vieillard aveugle ou estropié: le pèlerin donne, bien sûr en tout cas que la sainte Vierge lui saura gré d'un acte de charité fait en son nom.

Avancez encore: voici Gizy, petit village dont la petite église est desservie par l'un des Pères de la Compagnie de Jésus qui

habitent à Liesse; et voici, devant vous, la flèche de Notre-Dame de Liesse. Alors les plus douces émotions gagnent le pèlerin; le *Salve Regina* lui vient naturellement sur les lèvres; il sent que la terre qu'il foule aux pieds est sainte, parce que là, près de lui, la Mère de Dieu multiplie les merveilles de conversions et de guérisons inespérées. Il faut encore s'arracher aux importunités de quelques mendiants, plus dignes de pitié cette fois que les mendiants de la forêt. Saluons le calvaire qui est à notre gauche; nous voici sur la chaussée qui conduit au bourg; voici Liesse avec ses hôtelleries, ses marchands de chapelets, d'images, de médailles et de livres: à gauche nous avons laissé une petite chapelle où nous reviendrons; nous avons passé près de l'Hôtel-Dieu; nous apercevons l'hôtel de ville, les bâtiments du petit séminaire; mais rien ne peut fixer notre attention: c'est à l'église que nous allons, c'est l'image vénérée de la sainte Vierge devant laquelle nous voulons prier. Entrons donc, car la porte est ouverte; et sans nous arrêter à contempler le

beau jubé qui ferme l'entrée du chœur, ni les tableaux appendus aux murs, ni les *ex-voto*, ni les inscriptions, mettons-nous à genoux, et demandons les grâces que nous sommes venus solliciter de Dieu par l'intercession de Celle à qui Dieu ne veut rien refuser.

Un simple coup d'œil et une simple réflexion suffisent pour inspirer la plus grande confiance dans les principaux détails de la légende que nous allons raconter tout à l'heure. Nous voici dans un pays où il n'y avait encore, dans les premières années du dernier siècle, que des bois et des marécages formés par les eaux d'un petit ruisseau qui coule près de là. Maintenant nous sommes dans une bourgade qui compte près de quinze cents habitants, qui est pleine de mouvement et de vie, et où tout respire l'aisance et le bonheur. Un hôtel de ville, un Hôtel-Dieu, des hôtelleries nombreuses dont quelques-unes méritent le nom d'hôtel qu'elles ont bien soin de prendre, des librairies, des boutiques où l'on vend des objets de piété, une église remarquable par son

architecture et par sa richesse, un petit séminaire dont les magnifiques bâtiments abritent une jeunesse nombreuse; une vaste maison habitée par des jésuites qui confessent, qui instruisent, et qui partent de là pour évangéliser les environs : voilà ce que l'on trouve à Liesse. Et toute cette activité, toute cette aisance, toute cette concentration d'études et d'œuvres, de zèle et de charité, sont uniquement dues au pèlerinage; car, encore une fois, Liesse n'avait rien qui pût en faire un centre aussi important, ni par sa position, ni par les ressources de son territoire. Liesse est tout par son pèlerinage et ne serait rien sans lui : c'est vraiment la seigneurie de la sainte Vierge, la sainte Vierge en est vraiment la dame et maîtresse.

Liesse ne se comprend donc que par un pèlerinage, mais le pèlerinage ne s'explique lui-même que par quelques événements merveilleux qui ont dirigé vers ce point la piété et la confiance des fidèles.

Naguère, dans le monde railleur et sceptique, on cherchait à expliquer les pèlerinages par de pieuses supercheres, par d'in-

généieuses industries, et l'on insinuait que leur origine est due à la cupidité et à l'ambition. Dans un siècle de peu de foi et, disons-le, de peu de lumières, malgré les apparences et les affirmations contraires, ces insinuations ont pu obtenir du succès. La fondation de la plupart des pèlerinages se perdant dans la nuit des temps, comme on disait, il était facile de faire accepter des doutes sur l'authenticité des récits, et l'on triomphait surtout en faisant remarquer que de nos jours on ne voyait plus s'établir de ces sanctuaires miraculeux, parce que le grand jour de la publicité empêchait les pieuses fraudes d'autrefois.

Ces objections n'ont jamais été fortes; elles ont perdu de notre temps tout fondement.

D'abord elles n'ont jamais été fortes; car pour infirmer l'authenticité de faits admis de générations en générations, il faudrait autre chose que de pures dénégations, il faudrait montrer de quelle époque date la fourbe, il faudrait indiquer où se trouve une interruption dans la tradition, il faudrait donner surtout des raisons plausibles de croyances

séculaires qui ne reposeraient sur aucun fondement, et c'est ce qu'on ne faisait pas.

Ces objections sont moins fortes aujourd'hui que jamais ; car, précisément, notre génération a vu comment s'établissent les pèlerinages, et elle peut constater par elle-même si la fraude et la supercherie y sont pour quelque chose.

Ne citons que deux noms, deux noms glorieux désormais dans les fastes de la piété chrétienne, Notre-Dame-des-Victoires et la Salette : Notre-Dame-des-Victoires, au cœur même de Paris, dans la ville que l'on appelle la capitale de la civilisation et des lumières, dans la ville où règne la plus grande publicité, où l'incrédulité a ses plus fameux représentants, où l'argent et le plaisir sont deux divinités plus généralement adorées que le Dieu de la Crèche et du Calvaire ; Notre-Dame de la Salette, au sein des montagnes du Dauphiné, dans un pays inconnu et presque sauvage, mais à deux pas d'une ville importante où ne manquent ni les savants ni les esprits forts. Et l'église de Notre-Dame-des-Victoires ne reste pas

un seul instant du jour sans un pieux visiteur ; ses murs se couvrent d'inscriptions et d'*ex-voto*, qui témoignent de la reconnaissance pour des bienfaits temporels , pour des faveurs spirituelles , pour des conversions vraiment extraordinaires obtenues en grand nombre ; et toute une nombreuse association qui couvre le monde catholique tout entier, se tourne vers cette église pour demander des jours meilleurs et des grâces qui se multiplient avec les prières. Où y a-t-il dans tout cela place pour la supercherie ? Si des faveurs signalées n'avaient été obtenues , si des *miracles*, ne craignons pas de dire le mot, n'avaient été opérés , miracles éclatants , irrécusables , Notre-Dame-des-Victoires serait-elle devenue l'un des sanctuaires les plus célèbres et les plus vénérés du monde ?

Quant à la Salette , on sait sur quel merveilleux événement s'appuie l'établissement de son pèlerinage, qui date de 1846. Certes, les contradictions n'ont pas manqué ; les faits ont été niés, discutés, contrôlés ; on les nie, on les conteste encore tous les jours. Et cependant le nombre des pèlerins s'accroît,

une magnifique église s'est élevée, la montagne déserte se peuple, et l'on peut prévoir le jour peu éloigné où de nombreuses habitations s'élèveront à la place des landes et sur les rochers. Encore une fois, où est la supercherie ? Qui est-ce qui pourrait persuader à ces milliers de personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, prêtres et laïques, savants et ignorants, qu'ils ont obtenu des grâces, des guérisons qu'en effet ils n'auraient pas obtenues ? Comment la supercherie aurait-elle résisté à douze années d'investigations et de contradictions ? Il est facile de crier à la superstition, à la crédulité, à l'ignorance ; mais qui fera croire que tant de personnages distingués, de positions, d'intérêts contraires, sont les jouets d'une vaine superstition, d'une sottise crédulité et d'une fatale ignorance ? Devant les faits, les déclamations tombent ; ces déclamations même confirment les faits ; car l'acharnement qu'on y met, la passion qui les anime, l'esprit d'impiété qui s'y remarque le plus souvent, prouvent que ceux qui s'y livrent poursuivent un tout autre intérêt que celui de la vérité.



Nous ne voulons pas prolonger ces réflexions qui nous feraient sortir du cadre que nous nous sommes tracé; ce que nous avons dit suffit. C'est ainsi, ajouterons-nous seulement, c'est ainsi que nous nous figurons la naissance des pèlerinages célèbres que la chrétienté possède. Un fait miraculeux, une suite de faveurs signalées ont indiqué aux fidèles que Dieu se plaisait à enrichir un lieu plutôt qu'un autre de ses faveurs, soit en l'honneur de la sainte Vierge, soit en l'honneur de quelque saint. Et le pèlerinage s'est établi. Les faits ont été constatés à l'origine, une tradition non interrompue les a conduits jusqu'à nous : pourquoi nous plairions-nous à douter et de la bonté de Dieu, et de la bonne foi et des lumières de ceux qui nous ont précédés? Sans doute la tradition a pu exagérer plus tard certains faits, en embellir d'autres, ajouter des circonstances moins sûres; mais le fond est là qu'on ne peut raisonnablement attaquer, parce qu'il a pour lui un témoignage toujours vivant, celui du sanctuaire qu'on vénère et celui des pèlerins qui y

viennent des contrées les plus éloignées : deux faits inexplicables sans le fait placé à l'origine.

C'est ainsi que nous nous figurons que s'est établi le pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse, dont il est temps de raconter la légende.

---

### III

#### La légende

Peuple dévotieux,  
Ecoutez dans ces lieux,  
D'un cœur plein d'allégresse ;  
Je m'en vais réciter  
Un miracle qu'a fait  
Notre-Dame de Liesse.

Avant que vous parler  
Des miracles qu'elle fait,  
Parlons de son histoire ;  
Vous serez satisfait,  
Car c'est un beau sujet  
Très-digne de mémoire.

Ainsi commence la naïve complainte que chantaient autrefois les pèlerins de Notre-Dame de Liesse, sans trop s'inquiéter de savoir si la rime était toujours bien riche

et la mesure toujours bien observée. Nous ne pouvons mieux faire, du reste, que de suivre le plan indiqué par le vieux poète dont les vers ne nous sont sans doute parvenus qu'à travers bien des transformations qui les rendraient méconnaissables à leur auteur.

On était en 1134. Foulque d'Anjou, troisième successeur de Godefroi de Bouillon, venait d'être couronné roi de Jérusalem, et il avait confié aux chevaliers de Saint-Jean la garde de la ville de Bersabée, qui protégeait de ce côté la frontière de son petit royaume; elle n'était qu'à quatre lieues d'Ascalon, place forte dont les musulmans étaient maîtres, et où ils avaient une nombreuse garnison avec laquelle il fallait en venir aux mains presque tous les jours. Le soudan d'Égypte, maître d'Ascalon, était donc l'ennemi le plus dangereux du nouveau roi.

Or, il se trouvait, parmi les défenseurs de Bersabée, trois chevaliers français, trois frères de l'illustre maison d'Épès en Laonnais : l'aîné se nommait le chevalier

d'Eppes, le second le chevalier de Marchais, le troisième ne portait aucun nom de seigneurie. Tous trois avaient été élevés en parfaits chevaliers et en parfaits chrétiens ; venus en Terre-Sainte pour combattre les infidèles, ils n'avaient pas tardé à entrer dans le nouvel ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem, qui venait d'être fondé. Dès lors ils se distinguèrent parmi les plus pieux et les plus braves : on était sûr de les voir où il y avait le plus de périls ; et, s'il y avait quelque entreprise qui demandât autant de sang-froid que de courage et de dévouement, c'était à eux qu'on pouvait la confier ; on savait qu'elle ne pouvait être remise en de meilleures mains. Aussi étaient-ils devenus l'effroi des Sarrasins et l'espoir de Bersabée.

Un jour, on vint annoncer au gouverneur de Bersabée qu'une partie de la garnison d'Ascalon venait de quitter cette ville et qu'elle s'avancait rapidement vers la ville défendue par les chrétiens. Aussitôt le gouverneur envoya un détachement à la rencontre de l'ennemi : les trois chevaliers frères étaient chargés des principaux com-

mandements. Ils partent avec leurs bannières et ne tardent pas à rencontrer les Sarrazins. Ceux-ci attaquèrent avec ardeur, confiants dans leur nombre. Les chrétiens soutinrent le choc sans s'ébranler; bientôt ils forcèrent le flot des musulmans à reculer; ils mirent le désordre dans leurs rangs, poussèrent l'épée dans les reins les bandes des fuyards et les poursuivirent presque jusqu'aux portes d'Ascalon.

La victoire eût été complète si les chrétiens, dans leur ardeur, n'eussent oublié les règles de la prudence. Leur courage les avait entraînés dans un ravin qui contenait une embuscade. Là, il y avait une telle disproportion dans le nombre, que la valeur ne put y suppléer. Après avoir fait des prodiges, les trois chevaliers, restés seuls debout sur des monceaux de cadavres, couverts de blessures et épuisés par le sang qu'ils perdaient, furent obligés, non pas de se rendre, ils n'y auraient pas consenti, mais de se laisser désarmer; on les lia avec des cordes qu'on avait jetées autour d'eux et qui avaient arrêté leurs mouvements, et on les

conduisit à Ascalon avec quelques autres chrétiens faits prisonniers comme eux.

A Ascalon, ils furent accablés de mauvais traitements, et sans doute ils auraient payé de leur vie leur noble résistance, si l'un des chefs sarrazins n'eût calculé que de si vaillants chevaliers paieraient une rançon considérable. Cependant personne n'était resté de la troupe de braves qui avait combattu pour eux, pour porter à Bersabée la nouvelle de leur captivité; on les crut morts, et l'on ne songea pas à faire des démarches pour les racheter. Bientôt, d'ailleurs, les Sarrazins craignirent de les voir s'échapper d'Ascalon, ou délivrés à la suite de quelques-unes des escarmouches qui se renouvelaient tous les jours; ils les confièrent donc à un officier qui se rendait au Caire, et qui pensa faire sa cour au soudan en lui offrant les trois chevaliers.

La complainte résume ainsi cette partie de la vie des trois frères :

Trois chevaliers françois,  
Combattant pour la foi

Et pour la sainte Eglise ,  
Furent faits prisonniers ,  
Et menés au quartier  
Du sultan sans remise.

Elle ajoute :

Quand le sultan les vit,  
Aussitôt il leur dit :  
Chevaliers qu'on renomme,  
Renoncez votre foi,  
Je vous ferai, ma foi,  
Trois grands de mon royaume.

Ces chevaliers françois  
Répondirent tous trois :  
Plutôt perdre la vie  
Que quitter notre foi  
Pour suivre votre loi  
Qui n'est qu'idolâtrie.

Le soudan fut en effet flatté de voir en sa possession trois chevaliers dont la renommée était parvenue jusqu'à lui. Frappé de leur bonne mine, de leur taille imposante, de leur air noble et intrépide, admirant surtout les exploits dont on lui avait fait le récit, il les accueillit avec affabilité et conçut, dès la première entrevue le dessein de les attacher à son service. Il dissimula cependant, et pour leur faire apprécier davantage les faveurs dont il les comblerait



plus tard s'ils se rendaient à ses désirs, il donna ordre de les traiter avec plus de rigueur encore que les autres esclaves chrétiens. On les enferma donc dans une étroite et sombre prison, on les chargea de chaînes plus pesantes que celles qu'ils portaient depuis Ascalon, et le pain et l'eau furent leur seule nourriture. Leurs gardes, trop fidèles aux ordres du maître, ajoutaient l'insulte, la raillerie et les menaces aux mauvais traitements. Les musulmans étaient experts dans l'art des supplices à infliger aux chrétiens; les chevaliers purent le reconnaître. Mais ceux-ci étaient aussi pieux que braves : ils endurèrent avec joie ces tourments, et n'en conçurent qu'une plus grande horreur pour Mahomet et sa religion.

Le soudan croyait les avoir domptés. Il leur fit annoncer qu'il était dans l'intention de leur confier des emplois considérables s'ils renonçaient à Jésus-Christ et s'ils embrassaient la religion de Mahomet.

Les chevaliers repoussèrent ces propositions avec mépris, et les mauvais traitements redoublèrent.

Au bout de quelque temps , le soudan les attaqua d'une autre façon. A la force il voulut substituer la persuasion , et il les mit aux prises avec les plus habiles docteurs du Caire. Ceux-ci employèrent tous les arguments capables de séduire des guerriers braves et amoureux de la gloire. Ils firent briller tour à tour aux yeux des chevaliers les attrait de l'ambition , des honneurs et des plaisirs. Mais ils avaient affaire à de véritables chrétiens : les trois frères , illuminés par une grâce spéciale , démêlèrent leurs sophismes , repoussèrent leurs séductions , et dévoilèrent leurs fourberies et les ignominies de Mahomet. L'orgueil de ces docteurs de la loi avait été blessé au vif : ils obtinrent du soudan que la position des chevaliers serait encore aggravée , et pendant près de deux ans ces généreux confesseurs furent traités avec tous les raffinements de la plus ingénieuse cruauté.

Néanmoins , lorsque le soudan les faisait venir devant lui , il les trouvait toujours aussi fermes dans leur foi : leur front plein

de sérénité, reflet de la paix d'un cœur libre et joyeux, et leur regard tranquille et assuré le déconcertaient et le mettaient en fureur. « Que sont donc ces hommes ? se demandait-il : ils résistent à tout ; aux tourments et aux faveurs, à la gloire et au plaisir. » Le soudan eût eu le mot de cette énigme, s'il eût pu comprendre tout ce qu'un chrétien puise de force et de constance dans sa foi et dans la prière.

Enfin, la patience du musulman est à bout, et ne pouvant vaincre les trois frères, il prend la résolution de les mettre à mort. Écoutons la plainte :

Le sultan en fureur  
Les fit mettre sur l'heure  
Dans une prison forte,  
Croyant les pervertir,  
Ou les faire mourir  
D'une cruelle sorte.

Alors apparaît une figure douce et gracieuse, qui repose le cœur après les longs récits de combats, de mauvais traitements, de menaces et d'emportements. Le soudan avait une fille du nom d'Ismérie. Cette princesse, jeune, belle, gracieuse, douce et

spirituelle, avait suivi avec un puissant intérêt les différentes péripéties de la lutte des chevaliers. Leur courage l'avait charmée, et elle résolut de les sauver, en tendant un dernier effort auprès d'eux.

« Mon père, dit-elle un jour au soudan qu'elle voyait prêt à en venir aux dernières extrémités, si ces chevaliers sont braves comme la renommée le proclame, pensez-vous que les tourments et les menaces de la mort puissent les faire reculer ?

— Mais je n'ai pas seulement employé ces armes : je leur ai fait les plus magnifiques promesses, et ils ont refusé.

— C'est que leur noble courage est au-dessus de ces grandeurs ; ils ne voudront vous servir que quand ils auront reconnu comme vraie la religion du Prophète.

— Je leur ai envoyé nos plus habiles docteurs, et ils ont résisté.

— C'est sans doute que ces docteurs s'y sont mal pris, ou que les interprètes les ont mal servis.

— Que pouvons-nous donc faire davantage ? »

Ismérie exposa son plan. Elle irait voir, si son père y consentait, ces hommes si difficiles à convaincre; elle leur parlerait avec douceur, et elle espérait bien les persuader. Au fond, elle avait le plus ardent désir de voir ces chrétiens extraordinaires qui préoccupaient tant l'esprit de son père, et elle comptait un peu sur la puissance de ses charmes pour les séduire, si elle ne pouvait les convaincre. Elle connaissait un peu la langue des Francs, qu'elle avait apprise d'une esclave européenne; et elle espérait qu'un échange plus facile de pensées rendrait sa mission plus heureuse. Le soudan conçut de son côté un nouvel espoir. Le rôle qu'allait jouer Ismérie ne pouvait effaroucher une conscience de mahométan, et il se disait, après tout, que ce ne serait pas acquérir trop cher le bras de ces trois vaillants chevaliers que d'avoir à donner la main de sa fille à celui d'entre eux qui s'empren-drait d'elle.

Les chevaliers allaient avoir à combattre un ennemi plus dangereux que tous ceux qu'ils avaient vaincus jusqu'alors.

La fille du sultan  
Prit les clefs, promptement  
Pour complaire à son père ;  
S'en va dans la prison  
Pour gagner tout de bon  
Ces trois chevaliers frères.

La surprise des chevaliers fut extrême lorsqu'il virent entrer dans leur misérable prison la jeune princesse dans tout l'éclat de sa beauté et de la parure orientale. Celle-ci dissimula d'abord l'objet de la mission que lui avait confiée son père ; elle feignit d'être venue, parce qu'elle avait le plus grand désir de connaître des guerriers si renommés, et de les sauver s'il était possible. Elle ajouta que le peuple demandait leur mort, et puisqu'on ne songeait pas en Europe à les racheter, qu'on ne pourrait résister à la demande du peuple s'ils demeuraient dans leur foi.

Les chevaliers témoignèrent leur reconnaissance pour de si brillantes intentions, mais ils restèrent inébranlables.

Ismérie, que cette noble constance touchait, entreprit alors sérieusement de les convertir au mahométisme, en leur vantant

l'excellence de la doctrine du Coran et en essayant de leur montrer l'infériorité du christianisme. Les chevaliers en prirent occasion de lui demander la permission d'exposer à leur tour les vérités de leur religion; et, après avoir reçu l'assurance qu'aucune des personnes de la suite de la princesse ne comprenait la langue des Francs, ce qui aurait pu compromettre la jeune fille du soudan, le chevalier d'Eppes se mit à développer toute l'économie de la révélation chrétienne, avec une telle clarté et une telle force, que ses frères étonnés admiraient d'où avait pu lui venir une si extraordinaire connaissance des choses divines.

La jeune princesse avait le cœur droit et l'âme élevée : tout ce que venait de dire le chevalier d'Eppes la frappa vivement, et elle résolut de recommencer le lendemain un entretien dont l'issue était si différente de ce qu'elle avait pensé. Elle dit au soudan son père que tout n'était pas fait, mais qu'elle croyait avoir avancé l'œuvre de la conversion des chevaliers, et qu'elle en

viendrait sans doute à bout, s'il lui permettait de retourner le lendemain auprès d'eux. Ce à quoi le soudan consentit aussitôt.

La nuit suivante, Ismérie resta toute préoccupée de ce qu'elle avait entendu. Elle était surtout frappée de ce que le chevalier d'Eppes lui avait dit de la sainte Vierge; elle eut un songe où elle crut voir Marie inclinée sur elle, et elle se trouva de plus en plus confirmée dans le désir qu'elle avait conçu la veille de s'instruire à fond de la religion des chrétiens. La grâce agissait visiblement : les généreux chevaliers étaient devenus de véritables apôtres.

Les entretiens du second jour roulèrent presque exclusivement sur la Vierge Marie; et les chevaliers en dirent des choses si belles que la princesse les pria de lui faire une image de Notre-Dame, afin qu'elle pût l'honorer chez elle d'un culte particulier. Grand fut l'embarras des trois frères : ils n'étaient pas plus artistes que docteurs, et ils auraient craint de présenter à cette fille de Mahomet une image de la Vierge qui



fût trop loin de lui donner une idée assez juste de la Reine des cieux.

« Enfin, dit l'un des chevaliers, quoique nous ne soyons ni statuaires ni peintres, nous essaierons de faire une image qui puisse vous donner au moins une grossière idée de la sainte Vierge, si vous voulez bien nous apporter le bois et les instruments nécessaires.

— Vous les aurez, » dit la princesse au comble de la joie. Quelques heures après, les chevaliers avaient tout ce qu'ils avaient demandé. Laissons encore ici la parole à la naïve complainte :

Ces nobles chevaliers,  
 Captifs et prisonniers,  
 Voyant cette sultane,  
 Sitôt lui ont montré  
 Toute la fausseté  
 De sa foi musulmane :

Lui disant, en ce lieu :  
 Nous croyons au vrai Dieu  
 Et à la sainte Vierge.  
 La sultane, en deux mots,  
 Leur demande aussitôt  
 Quelle était cette Vierge.

Apportez-nous du bois,  
 Dit le plus jeune des trois,

Vous en verrez l'image.  
La sultane de ce pas  
Sitôt leur en porta  
Sans tarder davantage.

Les chevaliers commencèrent alors à appréhender de s'être engagés trop légèrement dans une entreprise dont le succès ne répondrait pas à l'attente de la princesse. Ils n'avaient jamais manié ni le ciseau ni le marteau, et ils se sentaient plus capables de tailler en pièces des milliers d'hommes que de faire une seule statue dont la vue fût au moins supportable. Cependant ils voyaient que l'œuvre de la conversion de la princesse avançait, et ils ne doutaient pas que cette œuvre ne fût bien près d'être achevée, s'ils lui offraient une image de la sainte Vierge digne de l'idée qu'ils s'en faisaient. Mais, d'un autre côté, s'ils ne réussissaient pas, ne seraient-ils pas regardés comme des imposteurs, et ne changeraient-ils pas en haine ou en mépris la bienveillance que leur témoignait la fille du soudan ?

Dans cette extrémité, ils eurent recours au moyen qui réussit toujours : ils prièrent

la sainte Vierge elle-même de les aider dans une entreprise qui devait tourner à sa gloire, et ils se mirent à travailler avec la plus grande ardeur.

Ils travaillèrent plusieurs jours, et l'ouvrage n'avancait guère; mais ils ne se décourageaient pas. Quels ne furent pas leur ravissement, leur surprise et leur joie, lorsque, un matin à leur réveil, ils virent devant eux une image de la sainte Vierge qui jetait de toutes parts une telle lumière que leur prison en était tout illuminée!

La ravissante image leur était-elle venue du ciel? ou la main des anges avait-elle terminé celle qu'ils avaient ébauchée? La légende n'hésite pas.

Ces nobles chevaliers,  
N'étant pas ouvriers,  
Prièrent leur concierge (?);  
De nuit l'Ange de Dieu  
Apporte dans ce lieu  
L'image de la Vierge.

Nous ne voyons pas pourquoi nous serions plus difficiles que la légende. On a dit que sans doute l'un des chevaliers était somnambule et qu'il avait fait de l'art en dormant.

Savante et pauvre explication qui changeait la forme du miracle, mais qui ne détruisait pas la merveille.

Lorsque la princesse revint dans la prison, elle fut d'abord éblouie de la clarté céleste qui l'illuminait; puis, apercevant la merveilleuse statue, en qui elle reconnut aussitôt la Vierge qu'elle avait vue en songe quelques jours auparavant, elle tomba à genoux dans un ravissement difficile à décrire. La joie des chevaliers n'était pas moins grande : tous ensemble se mirent à louer et à bénir Dieu, et, d'un commun accord, ils saluèrent la sainte Vierge du nom de *Notre-Dame de Liesse*, pour perpétuer le souvenir de la sainte joie qui les transportait.

Ismérie voulut emporter chez elle la statue, et les chevaliers y consentirent volontiers : la fille de l'Égypte était dès ce moment chrétienne de cœur, et elle ne songeait plus qu'au moyen de délivrer les prisonniers et de recevoir le baptême.

Là était la grande difficulté. Rentrée dans son appartement, après avoir revu le soudan, à qui elle avait fait espérer de jour en jour

la défaite des chevaliers, elle se jeta aux pieds de l'image de la Vierge, la priant de l'éclairer dans ce qu'elle avait à faire, et d'écarter les obstacles qui s'opposaient à ce qu'elle devint l'enfant de Jésus-Christ. Elle s'endormit pleine de ces pensées et au milieu de ses prières. Était-ce alors une suite naturelle de ses préoccupations de la veille, ou une nouvelle faveur extraordinaire du Ciel? Vers le milieu de la nuit, elle aperçut sa chambre tout illuminée de l'éclat resplendissant de la plus vive lumière; en même temps des chants harmonieux frappaient ses oreilles, et elle vit tout à coup devant elle la sainte Vierge entourée d'une troupe céleste.

« Ma fille, dit la Vierge en jetant sur elle un regard de ravissante bonté, soyez sans crainte, je vous délivrerai des dangers qui vous menacent. Faites sortir les chevaliers de leur prison, partez avec eux, et je vous conduirai dans un pays où vous serez baptisée sous le nom de MARIE, en mémoire des prodiges que je veux faire pour vous. »

Et la vision disparut, et la chambre retomba dans son obscurité.

Ismérie tout de bon  
Retournant en prison,  
Ces chevaliers très-sages  
Sitôt lui ont montré  
Et lui ont présente  
Cette très-sainte image.

La sultane, humblement,  
Reçut dévotement  
Cette très-sainte image.  
Et la porta après  
Dedans son cabinet  
Pour lui faire hommage.

Dans sa dévotion  
Elle eut révélation  
De Dieu et de sa Mère,  
Qu'elle serait baptisée  
Quand elle aurait sauvé  
Les trois chevaliers frères.

Nous ne nous laissons pas de citer la naïve complainte : il y a dans ces vers sans mesure et presque sans rime un charme de simplicité qui reporte l'imagination aux temps antiques qui ont vu s'accomplir les événements que nous racontons, et il nous semble qu'en les lisant, l'on ressent toutes les impressions de confiance filiale et d'amour de tant de pèlerins qui se sont rendus à Notre-Dame-de-Liesse en chantant ces informes cou-

plets. Écoutons encore avant de reprendre notre récit :

A ce commandement,  
Ismérie, promptement,  
Abandonne sa terre,  
Suivant les chevaliers  
Qui étaient prisonniers  
Du grand sultan son père.

Ayant pris quelque argent,  
Ses bijoux même,  
Et la très-sainte image  
Portée entre ses bras,  
Elle ne la quitta pas,  
L'aimant d'un grand courage.

Ainsi se passèrent les choses en effet. Le lendemain Ismérie était retournée à la prison, et elle avait communiqué ses projets et sa vision aux chevaliers, qui se mirent en prière pour l'heureux succès d'une entreprise si hasardeuse. Le reste du jour la princesse se montra à son père et à toute la cour, priant intérieurement, mais ne laissant rien paraître au dehors des sentiments qui l'agitaient. Elle comptait bien sur la protection de la sainte Vierge qui voulait être sa patronne spéciale; mais elle n'en savait pas moins que bien des dangers et

des peines l'attendaient sans doute. Et dans son cœur de jeune fille, l'affection filiale se ranimait avec une énergie extraordinaire : quitter la cour, quitter sa patrie, pour aller dans de lointains pays ; quitter un père qui la chérissait et qui allait être désolé de son départ, pour aller vivre au milieu d'étrangers, n'ayant pour toute protection que trois chevaliers sans armes et que tout le monde croyait morts : c'étaient là des pensées bien propres à la faire reculer. La nature luttait, mais la grace l'emporta. Elle se dit qu'avant tout elle était l'enfant de Dieu et que c'était à Dieu qu'elle devait obéir.

Quand le soir fut venu, elle se retira dans son appartement et congédia ses femmes le plus tôt qu'elle le put sans s'exposer à éveiller des soupçons. Alors elle se jeta encore une fois à genoux devant l'image de la Vierge, et lui demanda secours et protection. Puis elle disposa ses pierreries et ce qu'elle avait de plus précieux, et elle quitta pour toujours cette chambre qui avait été témoin des jeux de son enfance.

Il était minuit. Remplie d'un courage au-



dessus de son sexe, gage de la protection céleste et preuve de l'ardent désir qu'elle avait d'être chrétienne, elle se rendit dans la prison des chevaliers, portant dans ses mains la sainte image.

Aucun obstacle ne se rencontra sur son chemin. Les sentinelles du palais étaient endormies, les gardes de la prison étaient eux-mêmes plongés dans un profond sommeil, et elle avait trouvé toutes les portes ouvertes. Les chevaliers et elle se jettent tous à genoux une dernière fois, dans cette prison, témoin de tant de merveilles et sanctifiée par une si courageuse confession de la foi. Les chevaliers sont délivrés de leurs chaînes ; ils sortent de prison sans savoir de quel côté diriger leurs pas, mais pleins de confiance en Celle dont ils emportent l'image avec eux. Les portes de la ville sont ouvertes, personne ne donne l'éveil sur leur fuite, et ils arrivent au bord du Nil, guidés par la faible lueur des étoiles, mais plus sûrement guidés par la céleste Etoile, l'Etoile qui nous conduit tous à travers les tempêtes de la mer du monde,

lorsque nous savons diriger sur elle nos regards.

Ici les merveilles se succèdent. Il fallait traverser le Nil. Les chevaliers et la princesse entendent un léger bruit de rames : une barque s'approche de la rive, montée par un seul rameur, et celui-ci s'offre à les passer de l'autre côté. Ils acceptent et gagnent le bord opposé, et ils n'avaient pas plus tôt mis pied à terre, que se retournant, ils ne voient plus ni rames ni barque. Ils tombent à genoux et remercient Dieu de l'invisible protection qu'il leur accorde.

Puis ils marchèrent jusqu'au jour. Alors la fatigue, la crainte aussi d'être poursuivis et aperçus en suivant les chemins battus, les engagea à entrer dans un petit bois de palmiers qui se trouvait à quelque distance de la route. Là Ismérie s'endormit, tenant entre ses mains la sainte image qu'elle ne quittait pas un instant. Les chevaliers se tinrent à quelque distance, se proposant de veiller sur elle et de l'avertir au moindre signe de danger. Mais ils étaient si fatigués

eux-mêmes, qu'ils ne tardèrent pas à s'endormir aussi d'un profond sommeil.

Que se passa-t-il alors ? et combien de temps dura ce sommeil ? Nul ne le saurait dire , et les quatre personnages de notre histoire n'ont jamais pu s'en rendre compte. Nous voyons les sourires de l'incrédulité et le mépris compatissant des esprits forts. Qu'ils ne se hâtent pas trop. D'abord, nous déclarons que la merveille que nous allons raconter n'est pas de foi : le doute est libre ici : mais le témoignage constant d'une antique tradition, l'accord des historiens, l'authenticité des faits de même nature, comme le miraculeux transport de la maison de la sainte Vierge en Dalmatie, puis à Lorette, et la reconnaissance que nous avons de la puissance de Dieu et de sa bonté toute paternelle, tout cela donne à la piété humble et confiante de justes motifs de croire.

Nous ne prétendons pas imposer notre pieuse croyance ; mais nous aimons à la proclamer, parce que rien ne nous semble fournir des sujets de suspicion légitime, parce que l'existence seule du sanctuaire

de Notre-Dame de Liesse nous paraît un monument authentique d'un fait miraculeux arrivé à l'endroit où il s'élève. Encore une fois, le doute est permis, la foi chrétienne n'est pas ici en question ; mais rien non plus ne condamne la raison à rejeter une tradition sur laquelle repose l'existence même de l'un des pèlerinages les plus célèbres de la chrétienté.

Suivons la complainte :

Les chevaliers soudain ,  
S'écartant du chemin ,  
Entrent dans un bocage ;  
La sultane s'endort  
Ayant dedans ses bras  
De la Vierge l'image.

Etant tous endormis,  
Chose vraie, mes amis,  
Ils furent d'assurance,  
Miraculeusement  
Transportés en dormant  
Au royaume de France.

Etant tous éveillés,  
Furent bien étonnés  
Avecque Ismérie,  
De ne se point trouver  
Au pays de Turquie.

A leur réveil, la princesse et les cheva-

liers furent bien étonnés de ne plus reconnaître l'endroit où ils s'étaient endormis, Au lieu des palmiers d'Égypte, c'étaient les chênes et les autres arbres des forêts d'Europe. Ismérie se sentait sous un autre ciel, dans un climat tout à fait inconnu pour elle. Au lieu d'un air brûlant, une délicieuse fraîcheur; au lieu d'une terre desséchée par le soleil, une herbe fraîche et épaisse, et tout près d'eux une fontaine d'eau vive qui coulait avec un doux murmure; puis, à travers la clairière, un clocher et des tourelles comme ils savaient qu'il n'en existait pas dans toute l'Égypte.

Chacun d'eux se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve, le chevalier d'Eppes surtout, qui croyait reconnaître le pays, la forêt, la fontaine, et qui aurait aussitôt assuré qu'il se trouvait près de son château, s'il ne s'était pas endormi en Égypte.

Ismérie avait d'abord été fort affligée en ne voyant plus dans ses mains la sainte image; mais elle l'aperçut bientôt à quelques pas, se jeta à genoux et pria.

Enfin, un jeune berger vint à passer

devant eux. Les chevaliers reconnurent le costume des bergers de leur pays, et leur étonnement redoubla. Ils l'appellent, ils lui parlent en français, et le berger les comprend, il répond dans la même langue, et il leur semble même que sa figure ne leur est pas étrangère.

« Où sommes-nous donc ici ?

— Vous êtes, répond le berger, dans le pays de Laon, près des Marches de la Champagne. (Le nom de Picardie n'était pas encore en usage, et l'on sait que près de Liesse commence l'ancienne Champagne, puisque Reims n'est qu'à quelques lieues de là.)

— A qui appartient ce bois et cette fontaine ? poursuit le chevalier d'Eppes.

— Ils font partie des domaines des trois seigneurs d'Eppes, qui sont allés en Terre-Sainte pour combattre les Mahométans. »

Les chevaliers étaient de plus en plus stupéfaits ; la princesse était moins étonnée ; elle venait d'être sauvée par une série de merveilles ; le miracle lui paraissait l'élément naturel de la vie des Chrétiens, et

elle avait une telle confiance en la sainte Vierge que rien ne pouvait plus la surprendre.

« Le château que vous apercevez là-bas , continua le berger, est le château de Marchais. Mais le seigneur de Marchais et ses deux frères sont maintenant devant Dieu , nous a-t-on rapporté dans ce pays, car ils ont été tués dans une bataille contre les Sarrasins; du moins on le pense ainsi, puisque depuis bientôt trois ans on n'a plus entendu parler d'eux.

— La mère des trois chevaliers vit-elle encore ? demanda l'un des frères.

— Oui, messires, mais elle est bien vieille, et le chagrin l'a plus vieillie encore que les années. »

A ces mots , des larmes de joie coulèrent sur les joues des chevaliers.

« Mais, messires, continua le berger sans remarquer l'émotion extraordinaire de ceux à qui il parlait, vous portez aussi la croix sur vos vêtements usés. Revenez-vous de la croisade ? peut-être nous apportez-vous des nouvelles de nos bons et braves seigneurs.

Oh ! s'il en est ainsi, hâtez-vous de les dire à Madame. »

En ce moment, le jeune berger aperçut l'image de la sainte Vierge, et il alla se mettre à genoux devant elle. Les chevaliers et la princesse, ravis hors d'eux-mêmes et versant de douces larmes de reconnaissance, en firent autant ; puis ils restèrent assez longtemps en silence, ne trouvant pas de paroles pour exprimer tout ce qu'ils sentaient, de sorte que le berger commençait lui-même à s'étonner.

Enfin le chevalier d'Eppes lui dit qui ils sont, en entrant dans des détails qui eurent bientôt convaincu le jeune homme. Celui-ci voulait aussitôt courir à madame d'Eppes et lui raconter l'heureux retour de ses fils du pays des Sarrasins. Mais, craignant l'effet que pouvait produire sur leur mère une nouvelle aussi inattendue, les chevaliers chargèrent le berger d'aller seulement annoncer à madame d'Eppes qu'il avait entendu parler de leur retour. Puis ils lui firent dire qu'ils allaient arriver. Le plus jeune des chevaliers se présenta quelques



moments après, et, au milieu des embrassements, des félicitations, des larmes de joie et des actions de grâces, il lui raconta la suite merveilleuse de leurs aventures.

La pieuse mère ne trouvait plus de paroles que pour louer Dieu et la sainte Vierge. Enfin, elle s'écria :

« Où sont-ils ? où est la jeune princesse ?

— Ma mère, venez avec moi. »

Et elle court au lieu où le jeune chevalier avait laissé ses deux frères et Ismérie ; elle tombe à genoux devant la sainte image, elle embrasse ses chers enfants qu'elle inonde de larmes de bonheur, elle serre sur son sein la jeune fille qu'ils ramènent avec eux, qu'ils ont enlevée au démon pour la donner à Jésus-Christ, et elle recommence à prier, à pleurer, à les embrasser, ne pouvant rassasier ses yeux de les voir, ne se lassant pas de les entendre.

Le lieu de cette scène est connu ; tout ce que nous venons de raconter s'est passé près de la fontaine que l'on voit encore

aujourd'hui à l'entrée du bourg de Liesse, et où l'on a bâti dès les premiers temps une petite chapelle qui a été récemment restaurée et embellie, comme nous le dirons plus loin. Cette chapelle marque donc la première station de la sainte image.

Résumons, avant d'aller plus loin, les derniers événements, en continuant de citer la complainte :

Voyant un jeune berger  
Jouant du flageolet,  
L'un de ces gentilshommes  
Lui a dit : Mon ami,  
Quel pays est-ce ici ?  
Et dis-moi où nous sommes.

Le petit bergerot  
Répond en peu de mots :  
Vous êtes en Picardie,  
Tout proche de Marchais,  
D'où Monsieur, pour le vrai,  
Est esclave en Turquie.

Ces bons seigneurs, alors,  
Reconnurent d'abord  
Que Dieu, par sa puissance,  
Les avait délivrés,  
Et même transportés  
Au royaume de France.

La mère de ces seigneurs,  
Sachant le grand bonheur,  
Vint de grande vitesse;  
Ayant vu ses trois fils  
Embrassant Ismérie  
De très-grande tendresse.

On se mit en marche pour se rendre au château. Déjà tous les villageois savaient la nouvelle; ils étaient accourus, et la marche ressemblait à un véritable triomphe.

Mais voici qu'un obstacle inattendu arrête tout le monde. A quelque distance de la fontaine, Ismérie, qui portait la sainte image, sentit tout à coup que son fardeau, si léger jusque-là, devenait d'une pesanteur extraordinaire. Malgré tous ses efforts, il lui fut impossible d'avancer plus loin, et ne pouvant plus même soutenir la statue, elle se vit obligée de la poser par terre. Les chevaliers voulurent reprendre l'image, mais leurs efforts réunis furent impuissants. Etonnés d'abord et inquiets, ils comprirent enfin que c'était là le lieu où la sainte Vierge voulait être plus spécialement honorée, et ils s'engagèrent par un vœu solennel à y bâtir une

église où l'image pourrait être révérée. Ce vœu prononcé, la princesse n'éprouva plus aucune difficulté pour porter la sainte image, et l'on arriva au château sans autre accident.

Nous ne raconterons pas ici les fêtes qui suivirent le retour inespéré des chevaliers. Dès qu'elle se vit en sûreté, Ismérie fit savoir à son père où elle était, et qu'elle était devenue chrétienne, en le suppliant de reconnaître aussi Jésus-Christ pour son Dieu. On ignore la réponse du soudan et l'effet que ces nouvelles produisirent sur son esprit. Quoi qu'il en soit, le vœu le plus cher d'Ismérie était sur le point de s'accomplir. M<sup>me</sup> d'Eppes se chargea elle-même de la préparer au baptême.

Le pieux Barthélemy de Vir, mort plus tard en odeur de sainteté, et honoré le 6 juin dans l'ordre de Cîteaux, était alors évêque de Laon. Il ne tarda pas à apprendre les merveilles qui étaient l'objet de tous les entretiens, et il voulut baptiser lui-même la princesse égyptienne.

La cérémonie se passa à Laon, en présence

d'un immense concours de peuple, d'un nombreux clergé et de la noblesse des environs. Madame d'Eppes était marraine, et le chevalier d'Eppes, parrain. La princesse reçut le nom de MARIE; conformément à la vision qu'elle avait eue. Huit jours après, l'évêque lui donna la confirmation, et il accompagna ensuite les chevaliers, leur mère et la princesse, à Marchais, afin d'aller lui-même vénérer l'image miraculeuse. Mais, s'étant rendu avec tout le monde dans la chapelle provisoire qu'on avait préparée au château, il fut fort surpris de ne pas l'apercevoir. Tout le monde était dans la consternation, et l'on craignait déjà d'avoir perdu pour toujours la sainte image, lorsque la princesse Marie, se rappelant le miracle du jour de la translation, invita le prélat et les personnes du château à se rendre à l'endroit où elle avait été obligée de déposer la statue. On la retrouva là en effet, et ce nouveau prodige décida les chevaliers à commencer sans délai la construction de l'église.

On était en 1134. Les travaux marchèrent rapidement. La princesse Marie donna ses

pierreries et ses joyaux, et l'église de NOTRE-DAME DE LIESSE put être consacrée au bout de fort peu de temps. La sainte image y fut placée au milieu d'une multitude extraordinaire de fidèles accourus de toutes les parties de la Picardie, de la Champagne et des Pays-Bas. Bientôt le bruit des miracles que la sainte Vierge opérait dans son nouveau sanctuaire, et des grâces qu'elle y accordait à ceux qui venaient l'implorer, se répandit jusque dans les provinces les plus reculées, non seulement de la France, mais de l'Europe, et un bourg s'éleva autour de l'église.

Un auteur du seizième siècle rapporte que l'évêque Barthélemy de Vir et le chapitre de Laon fournirent pour cette église, qu'une plus moderne a remplacée, le reste des matériaux qui avait été préparés pour la réédification, faite en 1114, de l'église cathédrale de Laon, et que la sainte Vierge, qui avait été honorée jusqu'alors par toute la France d'une manière spéciale dans cette cathédrale qui lui est dédiée sous le nom de Notre-Dame des Miracles, semble avoir

voulu transporter depuis ce temps dans la chapelle de Liesse la puissance et le don des miracles qui s'opéraient auparavant dans l'église de Laon.

Quant à la princesse Marie, elle prit la résolution de se donner tout entière à Dieu, et elle passa le reste de sa vie dans la profession religieuse. Elle fut inhumée dans l'église de l'abbaye de Saint-Vincent, hors des murs de la ville. Les trois chevaliers furent inhumés dans la même église. Cette abbaye, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît, tombait en ruines depuis la révolution de 1789. Elle vient d'être restaurée par les soins de Mgr l'évêque de Soissons et Laon, qui l'a consacrée à former une maison de retraite pour les prêtres infirmes et âgés de son diocèse.

Mais il faut achever la complainte que nous avons reproduite tout entière jusqu'ici.

Ismérie, peu après,  
Selon son saint souhait,  
Reçut le saint baptême  
Par l'évêque de Laon ;  
La confirmation  
Elle reçut de même.

Cette fille d'honneur  
Et ces trois bons seigneurs  
Firent bâtir une église  
Où ils ont fait poser  
Cette image sacrée :  
Quelle belle entreprise !

C'est où est son pouvoir  
Et où elle fait voir  
Souvent de beaux miracles  
Aux pauvres affligés  
Qui vont la visiter  
Dans ce saint tabernacle.

Alors le simple et naïf poète, oubliant qu'il a promis, en commençant, de raconter un nouveau miracle de Notre-Dame de Liesse, à moins qu'il ait tout simplement voulu dire, ce qui est possible, qu'il allait raconter la fondation miraculeuse de l'église, termine ses pieuses strophes par une nouvelle exhortation à fréquenter le sanctuaire de Liesse.

Allons, peuple français,  
Allons dans cet endroit  
Tous en pèlerinage,  
Puisque la Mère de Dieu  
Veut bien dans ce saint lieu  
Recevoir nos hommages.

D'une grande ferveur,  
Priez-la de bon cœur



D'avoir en assistance ;  
Elle a toujours aimé  
Et toujours protégé  
Le royaume de France.

Le style de la complainte rappellerait assez celui du commencement du dix-septième siècle, si nous pouvions penser qu'elle n'avait pas subi bien des remaniements. Dans cette dernière supposition, elle pourrait être plus ancienne, et l'on pourrait peut-être la faire remonter au temps de Henri III et de la Ligue, et même au règne de Charles IX, qui avait une dévotion particulière à Notre-Dame de Liesse. Mais nous laissons à d'autres la solution de ce problème littéraire.

---

## CAUSA NOSTRÆ LÆTITÆ

Quand le soleil parcourt sa flamboyante voie,  
O Mère du soleil qui nous éclaire tous,  
    Source de notre joie,  
    Priez pour nous.

Quand le voile des nuits dans le ciel se déploie,  
O Vierge, astre céleste à l'éclat pur et doux,  
    Source de notre joie,  
    Priez pour nous.

Quand sous l'affliction notre courage ploie,  
De vos pauvres enfants, Mère, souvenez-vous;  
    Source de notre joie,  
    Priez pour nous.

Ici-bas, mille maux hérissent notre voie,  
Le démon nous menace, ah ! détournez ses coups;  
    Source de notre joie,  
    Priez pour nous.

Et quand la mort viendra revendiquer sa proie,  
Que notre âme s'envole, ô Mère, auprès de vous;  
    Source de notre joie,  
    Priez pour nous.

---

## IV

### **Histoire du pèlerinage.**

Nous avons raconté simplement la légende de Notre-Dame de Liesse. Nous avons dit les raisons qui nous font croire à la vérité des principales circonstances de cette merveilleuse histoire ; mais nous devons aussi dire que malgré toutes les recherches qui ont été faites dans ces derniers temps, rien de parfaitement authentique n'a pu être trouvé à cet égard. On n'a pas d'authenticité prouvée par les monuments. Mais l'authenticité de la tradition ne suffit-elle pas à justifier l'empressement des fidèles enfants de Marie ? Quelque haut que l'on

remonte, on voit la tradition subsister; on voit les mêmes croyances partagées. En 1856, le Saint-Père fait couronner la statue de la sainte Vierge; l'année précédente, l'empereur Napoléon III envoyait à Liesse des témoignages de sa reconnaissance envers Notre-Dame de Liesse. Voilà pour le présent. En remontant le cours des siècles, on trouve le nom de presque tous nos rois inscrits dans les annales de ce sanctuaire vénéré. Louis XIII y vint en 1632 avec la reine Anne d'Autriche, et c'est à sa munificence qu'on doit la sacristie actuelle attenante à l'église; en 1603, on avait vu la reine Marie de Médicis, qui fit faire les chaussées d'Athies et de Liesse, afin de rendre le pèlerinage plus facile à ceux qui venaient par Laon. Au seizième siècle, le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, achète la terre de Marchais et fait bâtir le magnifique château qu'on y admire aujourd'hui; Charles IX avait une grande dévotion à Notre-Dame de Liesse; Henri II visita son sanctuaire en 1554; François I<sup>er</sup> y vint deux fois en 1525 et en 1538; Louis XI y vint en

1475; Charles VII y fit également plusieurs pèlerinages, et Charles VI y fit le sien en 1444. On remonte encore plus haut. Il existe à Liesse une confrérie de la Sainte-Vierge dont l'acte de fondation est du 14 septembre 1401, et l'on n'a d'ailleurs pas de doute sur la date de 1134 assignée au commencement du pèlerinage. Il n'y a que les diverses circonstances miraculeuses rapportées par la légende qui ne peuvent pas être authentiquement établies. Mais quel besoin a-t-on de ce surcroît de preuves? Ce qui existe maintenant, ce qui existait à la fin du quatorzième siècle, ne suffit-il pas à prouver qu'au moins des faits miraculeux se sont passés à Liesse à l'époque assignée? Comment s'expliquer autrement le concours des pèlerins? comment s'expliquer l'existence même de Liesse au milieu d'un pays peu fertile, ne présentant rien dans sa position qui puisse justifier le choix d'un pareil emplacement? Et cependant Liesse a pris une telle importance, qu'il est devenu plus considérable que Marchais, dont il n'était d'abord qu'une très-faible dépendance, et dont

il s'est séparé pour former un bourg de treize à quatorze cents âmes. D'ailleurs, il y a une chose qui, à défaut de tout le reste, justifie le concours et la dévotion des pèlerins : c'est le grand nombre de faveurs spirituelles et temporelles obtenues par l'intercession de la sainte Vierge dans ce lieu béni, faveurs de tous les jours, si nombreuses, si éclatantes, si authentiques, que Mgr l'évêque de Nevers n'a pas craint, en s'adressant le jour du couronnement, à l'immense multitude accourue à Liesse de tous les pays environnants, d'attester hautement ces merveilles et d'invoquer le témoignage de ceux qui l'écoutaient. Evidemment Marie aime à être invoquée dans ce lieu, elle aime à y manifester sa puissance, elle aime à y multiplier ses grâces, qui ont inspiré à Pie IX la pensée de la faire couronner sous le nom de Mère de grâce, *Mater gratiæ*, car c'est sous ce titre que Notre-Dame de Liesse doit être honorée dans ce pays.

Nous ne pourrions rapporter ici en détail tous les faits qui intéressent le pèlerinage. « Il ne faut, dit un historien, qu'ouvrir

les yeux en entrant dans la sainte chapelle de Liesse, pour juger de toutes les faveurs et de toutes les grâces que le Seigneur y a accordées par l'intercession de la sainte Vierge. D'un côté, cette multitude de béquilles, de chaises, de bâtons, et autres instruments dont les malheureux malades et estropiés sont obligés de se servir pour s'aider dans leurs infirmités, que l'on voit dans la sacristie, sont des monuments incontestables des guérisons miraculeuses qui ont été faites par la protection de Notre-Dame de Liesse; et, d'un autre côté, cette innombrable quantité de dons précieux dont le cœur et l'autel sont ornés, sont tout ensemble et d'honorables marques de la puissance de la sainte Vierge, et d'illustres témoignages de la généreuse et pieuse reconnaissance de ceux qui les ont offerts. » L'historien que nous venons de citer écrivait au commencement du dix-huitième siècle; la fin du même siècle dépouilla le sanctuaire de Liesse de presque tous ses trésors, mais déjà la piété du dix-neuvième les a remplacés en partie.

Nos anciens rois se distinguèrent par leur dévotion à Notre-Dame de Liesse et par les dons à son sanctuaire. Nous avons cité leurs noms tout à l'heure : il faudrait y ajouter celui du roi de Sicile, René de Provence, qui légua un vase d'or à l'église, et ceux de plusieurs princes et princesses de la maison de Lorraine, entre autres celui de M<sup>lle</sup> Marie de Lorraine, de Guise, dame des baronnies de Marchais et de Liesse, en 1664, conjointement avec le cardinal d'Estrées, alors évêque de Laon.

Les simples fidèles n'avaient pas moins de confiance que les illustres personnages dont nous venons de parler. On voyait venir à Liesse, non-seulement des pèlerins isolés, mais des paroisses entières, de Laon, de la Fère, de Noyon, de Reims, d'Amiens, de Beauvais, de Meaux, de Soissons, etc. L'année 1585, il y eut un concours si extraordinaire de toutes les parties de la France, que pendant dix jours on compta chaque jour 36 processions venues de différents lieux ; Meaux en envoya une composée de 5,000 personnes.



Les miracles se multipliaient, et les pèlerins affluaient de toutes parts. Le chanoine Villette, qui écrivait au commencement du siècle dernier, a énuméré dans son *Histoire de Notre-Dame de Liesse* les principaux miracles opérés pendant le courant du siècle précédent : ces miracles sont nombreux, et tous constatés par des autorités irrécusables et par des procès-verbaux dressés à l'époque même où ils sont arrivés. A côté de ces faveurs qui frappent l'imagination populaire, il y en a bien d'autres moins éclatantes et non moins extraordinaires, qu'attestent des *ex-voto* et d'autres témoignages de reconnaissance. Le chanoine Villette énumère les principaux dons faits au sanctuaire de la sainte Vierge : la nature des dons et les noms des donateurs forment certainement une page glorieuse de ce sanctuaire vénéré.

« La foi, le zèle, la piété, la reconnaissance des fidèles, dit le pieux chanoine, ont porté dans tous les temps une si grande abondance de dons et d'offrandes en la sainte chapelle de Liesse, que quoique, dans les temps fâcheux, l'on ait été obligé d'en appliquer

une bonne partie à la réparation de la chapelle et à l'entretien de ses ministres, il s'y en est encore trouvé, en ces derniers temps, une si prodigieuse quantité, que, suivant l'inventaire fait en 1636, et un état fait en 1682, l'on y comptait jusqu'à 15 calices, 26 images de la Vierge, 84 lampes, 54 figures d'enfants, 35 cœurs, 16 couronnes, 10 croix, 7 tableaux en relief, sans compter ceux qui sont attachés à l'autel, 3 ciboires, 2 soleils, 24 chandeliers, avec un nombre infini de reliquaires, de têtes, de bras, de jambes, de bassins, navires, châteaux, cuvettes, pots, et autres sortes de vases d'or et d'argent; en sorte que, lorsque le roi trouva à propos, en 1690, pour le bien de l'Etat, de faire porter à la monnaie l'argenterie des églises, inutile au service divin, après la distraction des vases sacrés et autres argenteries qu'on trouva à propos de laisser dans la chapelle pour le service divin et la décoration de l'église, il en fut pris la quantité de 871 marcs d'argent, et de 10 marcs d'or, dont il a été fait un fonds à la chapelle de Liesse. »

L'église de Liesse n'eut pas seulement à souffrir des besoins de l'Etat. Au mois de novembre 1568, les troupes du prince d'Orange passèrent à Liesse, pillèrent l'église et y mirent ensuite le feu. La couverture et le clocher devinrent la proie des flammes. Les statues qui se trouvaient dans l'église et celles du portail furent brisées, entre autres une grande statue de la sainte Vierge, qui était placée au milieu de ce portail.

La révolution ne devait pas épargner le sanctuaire de la sainte Vierge : l'église de Liesse ne fut pas plus heureuse que les autres églises de la plupart de nos provinces, et on la dépouilla de toutes ses richesses. Cependant, même dans les années que l'on regarde comme les plus calamiteuses, l'église ne fut pas fermée. C'est le Directoire qui l'enleva définitivement au culte en la consacrant exclusivement à la célébration des fêtes décadaires et nationales pour les communes du canton. L'autorité de ce temps était irritée de voir que la persécution n'avait pas arrêté le concours des pèlerins, et que l'église, plusieurs fois fermée, avait tou-

jours fini par être rouverte afin de les recevoir. Elle y mit enfin bon ordre au moyen de l'arrêté suivant, qui peint bien cette triste époque :

« L'administration centrale de l'Aisne, informée qu'une ci-devant chapelle située dans la commune de Liesse sert journellement de point de ralliement à une foule d'étrangers et de vagabonds qui, sous prétexte de culte et de pèlerinage, occasionnent dans cette commune des troubles dangereux, menacent la tranquillité publique et alimentent le fanatisme et les opinions superstitieuses ;

» Considérant que la République, en accordant provisoirement aux communes l'usage des édifices consacrés au culte, n'a jamais entendu s'ôter à elle-même la faculté de réprimer les délits ou les abus auxquels cette concession gratuite pourrait donner lieu, et que l'article 6 de la loi du 3 ventôse an III charge les autorités constituées de surveiller les rassemblements de citoyens pour l'exercice d'un culte quelconque, et de prendre à cet égard des mesures de police et de sûreté publique ;

» Considérant aussi que la ci-devant chapelle de Liesse n'a jamais été regardée comme église paroissiale, et que celle qui avait cette dénomination était située à Marchais, et que cette ci-devant église peut servir en même temps aux deux communes;

» Le commissaire du Directoire exécutif, arrête : 1° La ci-devant chapelle de Liesse, servant de lieu de rassemblement à de prétendus pèlerins, sera provisoirement fermée à la diligence de l'administration municipale du canton de Liesse; 2° il est interdit à tout ministre du culte d'exercer dans cet édifice aucunes cérémonies religieuses, et à tout individu étranger ou habitant de Liesse de s'y introduire sous prétexte de culte ou de pèlerinage; 3° la ci-devant église de la commune de Marchais est provisoirement concédée aux habitants de Liesse et de Marchais pour l'exercice de leur culte; 4° l'administration municipale est chargée de prendre toutes les mesures de sûreté et de prudence qu'elle jugera nécessaires pour que la fermeture de ladite chapelle n'occasionne aucun trouble. Le présent arrêté sera adressé au

ministre de la police générale pour obtenir son approbation. »

L'arrêté de l'administration centrale de l'Aisne ne put toutefois empêcher les pèlerins de venir se prosterner devant le portique du saint lieu dont l'entrée leur était interdite.

Le dernier trésorier de la chapelle de Notre-Dame de Liesse, M. Louis Dantheny, chanoine de l'église cathédrale de Laon, avait été décapité pour la foi le 26 décembre 1795. Le concordat rouvrit le sanctuaire; et, en 1811, Liesse trouva dans M. Billaudel, qui venait d'en être nommé curé, un digne successeur du saint trésorier. M. Billaudel établit en même temps à Liesse le petit séminaire qu'il avait fondé auparavant à Menneville. Les principales décorations de l'église, les orgues et la boiserie sont dues à M. Dantheny; on peut dire que M. Billaudel a ressuscité le pèlerinage en même temps qu'il fit refleurir la piété dans sa paroisse. « Il donna, dit l'auteur d'une *Notice* sur ce bon prêtre, il donna de l'éclat aux cérémonies : les offices divins furent célébrés

avec une pompe qui servit à augmenter l'affluence des pèlerins. Ensuite il s'occupa de la décoration extérieure de son église ; elle fut renouvelée tout entière , embellie et peu à peu pourvue d'ornements plus précieux. Les tableaux qui la décoraient étaient passés en des mains étrangères , ou le temps les avait dégradés : il les racheta et les fit retoucher. Il plaça en divers endroits de la même église des inscriptions intéressantes , propres à instruire sur les principales époques du pèlerinage de Liesse. Une autre petite chapelle située à l'entrée du bourg de Liesse , et rendue respectable par une ancienne tradition , était tombée dans le délabrement ; il la fit restaurer ; il en rendit les avenues et les alentours plus décents. Tout ce qui se rattache au pèlerinage devint ainsi successivement l'objet de sa sollicitude. Son grand désir était que , dans cet endroit qui doit à la religion toute sa célébrité , les regards des étrangers rencontrassent partout des objets propres à les édifier et à les porter à Dieu. »

Aux modestes pèlerins succédèrent bientôt,

comme autrefois, les pèlerins illustres. La duchesse de Berry vint, en 1821, remercier la sainte Vierge d'avoir exaucé, en lui obtenant un fils, les prières qu'elle lui avait adressées l'année précédente. En 1826, la Dauphine, duchesse d'Angoulême, vint à son tour s'agenouiller devant l'image de Marie. Nous devons dire ici que la statue primitive fut brûlée en 1793; mais de pieux fidèles avaient pu en recueillir les cendres, et ces cendres se trouvent placées au pied de la statue actuelle, qui ressemble à l'ancienne.

Cependant le grand jour de la glorification de Notre-Dame de Liesse approchait. La France avait vu passer deux nouvelles révolutions qui rendaient de plus en plus fréquentes les calamités publiques dont l'incrédulité et l'impiété sont la cause; la foi se ranimait partout, et la magnifique fête du 8 décembre 1854 avait donné un nouvel élan à la piété envers la sainte Vierge.

Aussi, l'on voyait se multiplier le nombre des pèlerins, et de grandes fêtes religieuses donnaient une nouvelle vie à Liesse. Au mois d'octobre 1855, plusieurs prélats, parmi



lesquels S. E. le cardinal-archevêque de Reims, Mgr l'évêque de Beauvais, Mgr l'évêque de Valence, etc., qui étaient venus, sur l'invitation de Mgr l'évêque de Soissons, assister à l'inauguration de l'établissement qu'il a fondé à Prémontré, se rendirent de Laon à Notre-Dame de Liesse pour y déposer leurs hommages aux pieds de la sainte Vierge. Voici comment un journal du département de l'Aisne<sup>1</sup> décrit cette visite :

« Jeudi était le jour consacré à Notre-Dame de Liesse : c'était en quelque sorte le bouquet de la fête, la fin qui devait couronner l'œuvre, et en effet cette œuvre a été dignement couronnée. Jamais cérémonie plus pieuse, plus touchante, plus intéressante à tous les titres, n'a pu s'offrir aux cœurs chrétiens. Partis de Laon vers huit heures, les prélats sont arrivés vers neuf heures et demie à Liesse, où ils ont trouvé les rues transformées en bosquets de verdure, et la population revêtue de ses plus beaux vêtements et disposée à les accueillir avec une entière effusion. Après avoir visité le sémi-

<sup>1</sup> *L'Argus soissonnais.*

naire, ils se sont dirigés, processionnellement et la mitre en tête, à la fontaine miraculeuse, et là, en véritables pèlerins, ils ont bu de l'eau de cette fontaine, et se sont ensuite rendus à l'église, au dedans et au dehors de laquelle s'agitait une foule dont il serait impossible de supputer le nombre. Le cardinal est monté à l'autel pour célébrer la messe, et les évêques ont pris place sur les fauteuils qu'on leur avait disposés en avant du sanctuaire, et derrière lesquels se trouvaient des sièges pour le clergé. Pour qui connaît le riche sanctuaire de Liesse, il est facile de se faire une idée du coup d'œil offert dans un pareil lieu par la présence du cardinal sur son trône, par cette auguste assemblée de dix évêques et par ce clergé en surplis occupant tout le reste de l'enceinte; puis, au delà du jubé, l'église tellement remplie du monde que toute circulation y était devenue impossible. La messe étant terminée, Mgr l'évêque de Beauvais est monté en chaire, et partant de cette pensée que jamais la ville de Liesse n'avait mieux mérité son nom qu'en ce jour de joie ou

elle était favorisée de la visite d'un si grand nombre de pasteurs, le prélat en a déduit diverses considérations pratiques qui n'ont pu manquer d'affecter vivement l'auditoire. Au sortir de l'église, chacun s'entretenait des excellents conseils sortis de la bouche du saint évêque de Beauvais, qui, fidèle à sa devise, *Superimpendar ipse*, n'épargne aucun soin, ne néglige aucune occasion de donner un libre cours à son zèle apostolique. A la suite de cette allocution, qui a paru fort courte, comme toutes celles qu'on entend volontiers, Mgr l'évêque de Valence a donné le salut, durant lequel la quête a été faite par M<sup>me</sup> la duchesse de Valentinois, donnant le bras à M. le préfet de l'Aisne. Les bons pères qui dirigent avec tant d'abnégation et d'intelligente piété la paroisse de Liesse, ne pouvaient assurément remettre en de meilleures mains les intérêts de leur église : ils ont sagement fait de profiter de l'occasion ; la quête a dû être fructueuse, et il n'est personne qui ne s'en soit sincèrement réjoui. Au sortir de l'église, les prélats, toujours accompagnés par une foule avide

de les contempler, se sont rendus dans la vaste cour du séminaire, et se plaçant tous avec le cardinal au milieu d'eux, ils ont tous ensemble donné une dernière bénédiction à la nombreuse assistance accourue de tous côtés vers eux. Ainsi s'est terminée cette troisième journée, qui, non moins que les deux précédentes, a répondu à l'attente générale et laissera les plus doux souvenirs à tous ceux qui ont été assez heureux pour y prendre part. »

Et quelques jours plus tard, Mgr l'évêque de Soissons, encore tout pénétré des saintes joies de cette visite, s'écriait dans une lettre pastorale : « Et vous, cité de Notre-Dame-de Liesse, ville privilégiée par le sanctuaire de la Vierge immaculée, que n'aurions-nous point à dire du tableau si vivant que nous ont présenté ces nombreuses populations réunies à la vôtre, et des impressions que vous nous avez fait naître ! Ah ! vous avez bien compris ce que vous deviez aux nobles et saints pèlerins qui venaient déposer aux pieds de la Reine du ciel et de la terre les hommages de leurs cœurs, l'offrande de

leurs diocèses et l'expression de leur amour pour notre belle France! Vous aurez compris aussi, nous en avons la douce et ferme assurance, toute la portée de cette imposante bénédiction, donnée en même temps par tous les évêques réunis, à vos habitants et à ceux de tout le diocèse. »

Bientôt on apprit que l'impératrice des Français avait aussi tourné ses regards vers le sanctuaire de Liesse, comme autrefois Anne d'Autriche ; et quand le prince impérial naquit, au mois de mars 1856, l'on ne douta pas qu'un *ex-voto* ne vint témoigner de la reconnaissance de Leurs Majestés Impériales. Une cloche fut en effet donnée à Liesse, et bénite le 16 août de l'année suivante.

Mais une plus grande fête encore se préparait : le couronnement solennel de la statue de Notre-Dame de Liesse et de l'Enfant Jésus qu'elle tient dans ses bras, au nom de Sa Sainteté Pie IX et de l'illustrissime chapitre du Vatican.

On avait songé à fixer cette fête plus tôt ; mais comme on espérait que le chemin de fer

qui relie Tergnier à Reims en passant par Laon, serait inauguré le 18 août 1857, on avait fini par choisir le même jour pour la fête de Liesse.

Peut-être, sans cela, aurait-on pu choisir les fêtes de la Pentecôte, qui sont celles où, de temps immémorial, l'affluence des pèlerins est la plus grande, surtout le lundi. Ainsi déjà, avant que Pie IX fit couronner Notre-Dame de Liesse sous le titre de *Mère-de-Grace*, les pèlerins choisissaient la fête qui rappelle la plus grande effusion de grâce qu'ait vu le monde. N'est-ce pas d'ailleurs la grâce qui est la source de la vraie joie (liesse)? Et la langue grecque ne nous montre-t-elle pas clairement ce rapport, en faisant dériver le mot grâce (χάρις) d'un verbe qui signifie *se réjouir* (χαίρω)?

---

### **Le couronnement**

La cérémonie du couronnement avait été fixée au 18 août 1857. Celui qui écrit ces lignes a eu le bonheur d'assister à cette belle fête; il pense que ses lecteurs lui permettront de reproduire ici deux lettres qu'il écrivit alors pour en rendre compte. Quelques détails omis, quelques particularités qui auraient échappé à son intention, seront ajoutés dans des notes.

« Liesse, le 19 août 1857.

» Que vous dirai-je de la journée d'hier ? C'est bien là, comme nous le faisait remar-

quer le soir le R. P. Lavigne, de la compagnie de Jésus, un de ces jours que le Seigneur a faits, un de ces jours privilégiés, qui font oublier tant d'autres jours passés dans la tristesse, ou malheureusement dépensés dans les inutilités des préoccupations mondaines. Depuis trois jours déjà, Liesse était en fête. Le jour de l'Assomption devenait la fête de Liesse, puisqu'on allait y couronner la statue de celle que le Ciel célèbre comme la Reine des anges et des hommes. Le lendemain, dimanche, on avait béni une cloche donnée par l'Empereur et par l'Impératrice; Mgr l'évêque de Soissons présidait à cette cérémonie. Le lundi, c'était la bénédiction de la nouvelle chapelle, construite près de la fontaine, sur le modèle de la *Santa-Casa* de Lorette : heureuse idée, d'avoir reproduit cette sainte demeure si miraculeusement transportée par les anges, dans un lieu où la tradition place un autre quoique moins authentique transport, celui des chevaliers d'Eppes opéré aussi pour la gloire de la sainte Vierge. C'est à la munificence de pieux serviteurs de Marie, et surtout du vénérable



abbé Tévenart, archiprêtre de Laon, né à Liesse, qu'est due cette excellente transformation.

» Mais le plus grand intérêt devait se concentrer sur la journée du mardi 18 août. C'est ce jour que Mgr de Garsignies, évêque de Soissons, avait fixé pour le couronnement de la statue de la Vierge ; c'est pour ce jour que les préparatifs se faisaient ; c'est ce jour qui allait appeler à Liesse un concours tel qu'il n'y en avait peut-être pas encore eu, quoique certaines époques de l'année y voient affluer des milliers des pèlerins. Un chaleureux appel avait été fait par Mgr de Garsignies aux différentes conférences de Saint-Vincent de Paul de son diocèse, et il avait été entendu au delà même des limites du diocèse ; le clergé de Soissons et des diocèses voisins ne montrait pas moins d'empressement : tous, par leur présence, par leur concours, voulaient contribuer à rehausser le triomphe de la sainte Vierge. Les habitants de Liesse, il faut le dire à leur honneur, se sont surpassés en cette occasion. Leur petite ville n'était plus reconnaissable.

Presque toutes les maisons étaient richement pavoisées. Ce n'étaient que guirlandes de feuillage, que gracieux encadrements de verdure autour des portes et des fenêtres, qu'arcs de triomphe portant des inscriptions à la gloire de Marie, et surtout la touchante invocation : *Maria Mater gratiæ*. L'église elle-même était pour ainsi dire transfigurée : splendidement décorée depuis le bas jusqu'à la voûte de peintures polychrômes, elle respirait un air de fête et de religion à la fois qui portait au recueillement, malgré les distractions inséparables de pareilles cérémonies. Un magnifique baldaquin, dont les longues banderoles retombaient gracieusement vers les quatre coins du transept, s'élevait au centre même de ce transept, devant le jubé, où avait été placé un autel, afin qu'un plus grand nombre de fidèles pût suivre les cérémonies de la messe pontificale. Je tiens à citer ici le nom du R. P. Piérart qui a présidé à tous ces travaux.

« On avait pu craindre que le temps ne favorisât pas la fête qui se préparait. Un temps affreux avait gâté les fêtes du 15 août

à Paris. La veille même du 18, après une matinée qui m'avait donné un peu d'espoir, une pluie battante m'avait accompagné de Tergnier à Laon et de Laon à Gizy, petit village à deux kilomètres de Liesse. Mais après ce petit village et sur la chaussée qui conduit à Liesse, il y avait à peine trace de pluie. J'entre dans la petite cité de la sainte Vierge, et l'on me dit qu'il y est à peine tombé quelques gouttes d'eau. Je voyais là, en effet, un ciel serein parsemé de quelques nuages seulement. On poussait avec activité tous les préparatifs; on n'avait pas l'air de se douter qu'il eût plu ce jour-là. Evidemment la Reine de Liesse protégeait ses enfants; elle aussi faisait ses préparatifs; elle ne voulait pas que les pèlerins qui accouraient de toutes parts pour assister et applaudir à son triomphe fussent déçus dans leur confiance. Cette confiance était universelle. Le soir, comme j'exprimais quelque doute à l'un des habitants que je rencontrais : « Monsieur, me dit-il, il fera beau demain. » Je ne saurais vous traduire l'expression de calme et de complète assurance

qu'il y avait dans le son de sa voix ; vous en auriez été frappé comme moi , j'en suis sûr, et il me semble que cette confiance simple et ferme dans la protection de la sainte Vierge devait suffire pour obtenir le beau temps. En effet le temps fut meilleur qu'on n'eût pu le demander. Une forte ondée, tombée pendant la nuit , acheva de purifier le ciel. Le soleil se leva brillant et radieux pour saluer Celle dont il forme la couronne , et quand la procession déroula ses longues files , des nuages vinrent tempérer sa trop vive ardeur et former une ombre rafraîchissante sur ces milliers de têtes découvertes qui s'inclinaient sous la bénédiction des évêques.

» Dès le matin du 18, Liesse présentait un spectacle extraordinairement animé. Déjà, la veille, toutes les routes qui mènent à ce lieu de pèlerinage étaient couvertes de voyageurs que n'avait pas effrayés l'incertitude du temps : les hôtels, les auberges étaient remplis ; une multitude de personnes s'étaient logées chez les particuliers à titre de parents , d'amis , de simples connaissances , ou de connaissances de connaissances. Beau-

coup s'étaient arrêtées dans les environs, et surtout à Laon, à Reims et à Saint-Quentin, quoique ces deux dernières villes soient assez éloignées. Toutes les voitures publiques étaient pleines. J'avais vu à la station de Tergnier plus de cinquante ecclésiastiques, des évêques même, qui ne pouvaient trouver de voitures. Heureusement l'embranchement du chemin de fer de Tergnier à Reims par Laon devait être desservi le soir, et c'est par ce train du soir que les prélats invités à la cérémonie arrivèrent pour la plupart à Laon, d'où ils devaient se rendre le lendemain matin à Liesse.

» Il me semble que ce serait un magnifique spectacle à considérer, si l'on pouvait, d'un seul regard, suivre les pas de ces milliers de voyageurs qui se rendent à un point donné, et mus par une même pensée, dans un même lieu. C'est ce spectacle que représentaient, le 18 au matin, toutes les voies qui aboutissent à Liesse. Par les grandes routes, par les moindres sentiers, par toutes les voies de transport connues,

arrivaient ces foules avides de contempler le couronnement de la Vierge de Liesse. Chemin de fer, voitures rapides, lourds chariots, petites carrioles, chevaux et ânes servaient de véhicules; la plupart des pèlerins étaient à pied. Et tous avaient le regard fixé sur Liesse; c'était Liesse que tous cherchaient des yeux: hommes, femmes, enfants, vieillards, dames élégantes et pauvres femmes; magistrats et laboureurs, soldats et prêtres. Sans doute, la curiosité était le mobile de plusieurs; mais, après tout, cette curiosité n'était-elle pas pour ainsi dire sanctifiée par son objet? Je vous ai dit que les conférences de Saint-Vincent de Paul avaient été invitées par Mgr l'évêque de Soissons: quelques-unes étaient arrivées la veille; le reste arriva le matin pour la messe, qui devait se dire spécialement pour les membres de ces conférences; quelques-uns, qui ne pouvaient arriver qu'après cette messe à cause de la distance, avaient eu soin d'entendre, avant leur départ, une messe où beaucoup d'entre eux avaient communié. J'ai remarqué les

conférences de Laon, de Saint-Quentin, de Soissons, de Reims, et plusieurs autres appartenant à des localités moins importantes. M. Elambert, président du conseil provincial de Reims, se trouvait au nombre des pèlerins. Liesse a aussi sa conférence, car toute bonne œuvre réussit dans cet empire béni de la sainte Vierge, et elle s'était réservé d'accorder une large hospitalité à ses sœurs.

» Cette belle journée du 18 août s'ouvrit par une touchante cérémonie. Les huit prélats qui avaient répondu à l'invitation de Mgr l'évêque de Soissons étaient arrivés. Tous les membres présents des conférences se réunirent dans le sanctuaire de l'église. Mgr l'évêque de Beauvais dit la messe. Il y avait là plus de cent membres de ces conférences qui font tant de bien. Tous ces hommes de tout âge, de toute condition, représentant toutefois dans leur ensemble les positions sociales les plus élevées, s'approchèrent de la sainte table avec un recueillement et un empressement qui me rappelèrent dans ce qu'elles ont de

plus émouvants les belles communions pascals de Notre-Dame de Paris. Je sais que plus d'un spectateur de cette scène imposante en a été vivement frappé; plus d'un a été ébranlé. Comment pourrait-on encore dire en effet, après l'avoir vue, que les pratiques de la vie chrétienne sont incompatibles avec certaines positions sociales? Il y avait là des hommes de toutes les conditions, et tous savent allier les devoirs de leur état avec ceux de la religion, tous sont les hommes les plus estimés des différentes localités qu'ils habitent. Vous connaissez le cœur du vénérable évêque de Beauvais. Mgr Gignoux était trop heureux de ce qu'il venait de voir pour ne pas dire ce qu'il ressentait. Il témoigna, en quelques mots, de ces mots qu'il trouve si naturellement dans son cœur, combien il était heureux et touché; il ajouta quelques conseils et des encouragements qui porteront certainement leurs fruits, à en juger par l'avidité sainte avec laquelle ils étaient recueillis.

» Pendant que la foule grossissait de plus



en plus dans les rues de Liesse, et que se faisaient les derniers préparatifs, nous nous dirigeâmes vers une ferme située à un kilomètre de Liesse, et appartenant au prince de Monaco, propriétaire du château de Marchais. Cette ferme est exploitée par M. Lefèvre, président de la conférence de Liesse. Là un déjeuner simple et copieux fut offert par les membres de cette conférence à leurs confrères. J'aurais voulu voir assister à ce déjeuner, véritable agape des premiers siècles, les aveugles détracteurs de la société de Saint-Vincent de Paul. Les pauvres ne furent pas oubliés; je sais que de nombreuses familles participèrent le jour même et le lendemain à cette agape : pour eux aussi la fête du Couronnement était bien la fête de Notre-Dame de Liesse.

» Il me reste maintenant à vous raconter la fête. »

« Laon , le 20 août 1857.

» Tout était disposé dans la vaste cour du petit séminaire de Liesse pour y célébrer la messe pontificale; on voulait ainsi qu'un plus grand nombre de fidèles y pût assis-

ter; mais le vent étant assez fort, on craignit qu'il ne survînt quelque accident, et l'on renonça à le faire. Vers dix heures, tout fut prêt pour la grande cérémonie. Le clergé était réuni dans la chapelle du séminaire, où les diverses couronnes offertes à la sainte Vierge avaient été disposées. Dans l'église, toutes les places étaient prises. La garde nationale de Liesse était sous les armes, un détachement de la garnison de Laon était venu pour rehausser l'éclat de la cérémonie, des gendarmes étaient chargés de maintenir l'ordre. Les cloches se mirent à sonner, et le défilé commença. En tête marchaient les ecclésiastiques étrangers, puis les ecclésiastiques du diocèse de Soissons, ensuite les délégués, doyens et archiprêtres, les chanoines du chapitre avec des chanoines étrangers au diocèse, enfin les prélats qui avaient pu se rendre à Liesse. C'étaient : Mgr l'archevêque de Cambrai et NN. SS. les évêques de Soissons, de Beauvais, d'Amiens, d'Arras, de Pruse (*in partibus*), de Médéah (coadjuteur de Châlons), de Nevers et de Blois, tous mitre en

tête, revêtus de la chape et la crosse à la main. Plusieurs autres prélats n'avaient pu se rendre à Liesse, malgré leur désir de prendre part à la solennité. Mgr de Falloux lui-même, délégué par le chapitre du Vatican pour le couronnement, a été empêché par une indisposition de se trouver à la cérémonie.

» Quand tout le clergé eut pris place, l'église offrit un imposant spectacle. Autour de l'autel, les neuf pontifes et les chanoines; dans le sanctuaire, un clergé nombreux; dans les nefs latérales, encore un grand nombre d'ecclésiastiques, les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul et d'autres personnes mêlées à leurs rangs; dans la nef principale, une foule immense, avec le détachement de la garnison de Laon et la garde nationale de Liesse, et une foule non moins pressée garnissait la tribune du jubé et les quatre tribunes qu'on avait élevées à droite et à gauche du transept. On remarquait un assez grand nombre de personnages de distinction, parmi lesquels je reconnus ou l'on me

signala S. A. S. le prince de Monaco, M<sup>me</sup> la princesse de Monaco, M. Chamblain, préfet du département de l'Aisne, M<sup>me</sup> Chamblain, M. le général commandant le département, M. le sous-préfet de Soissons, etc., etc. <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On avait décoré l'église avec beaucoup de goût et d'élégance. Un autel portatif était dressé dans le transept, en avant du jubé, avec une double estrade à droite et à gauche pour les prélats; en arrière de cette estrade, s'élevaient des tribunes pour le public; au-dessus du banc d'œuvre orné de riches draperies, apparaissait l'écusson de S. A. le prince de Monaco, propriétaire du château de Marchais. Entre le banc d'œuvre et la chaire, à l'entrée de la nef et par conséquent tout près de l'autel, un espace était réservé pour les autorités, au premier rang desquelles figuraient S. A. le duc de Valentinois, prince de Monaco, M. Chamblain, préfet de l'Aisne, et M. le général comte de Lioux, commandant la subdivision militaire du département; la ville épiscopale était représentée par M. le vicomte de Laferté, sous-préfet, M. Paul de Violaine, membre du conseil général de l'Aisne, maire de Soissons, et par M. le baron de Tugny, président du tribunal civil et de la conférence de Saint-Vincent de Paul. On remarquait aussi M. le maire de Liesse, M. l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, M. le sous-préfet de Saint-Quentin, plusieurs officiers supérieurs, et divers autres fonctionnaires appartenant au département. Le banc d'œuvre était occupé par M<sup>me</sup> la princesse de Monaco et par M<sup>me</sup> Chamblain. Un détachement du 79<sup>e</sup> de ligne formait la haie dans la nef, dont les côtés, ainsi que les tribunes, étaient réservés au public muni de billets. Le clergé occupait le chœur. Au-dessus du jubé, apparaissait la petite statue de marbre noir, reproduction aussi exacte que possible de la statue miraculeuse détruite en 1793, et représentant la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. (*Argus soissonnais.*)

» Avant la messe, qui fut dite par Mgr l'Archevêque de Cambrai, et pendant laquelle plusieurs morceaux de musique vocale furent exécutés, sous la direction d'un Père de la Compagnie de Jésus, avec un ensemble, une précision et une expression qu'on rencontre rarement, les couronnes avaient été bénites et déposées sur l'autel au coin de l'épître, au chant de l'hymne *O gloriosa virginum*. M. le curé-doyen de Vermand lut à haute voix, du haut de la chaire, le décret permettant le couronnement, et la lettre du Saint-Père accordant une indulgence plénière sous forme de jubilé à tous les fidèles qui, pendant les dix jours qui suivront le couronnement, visiteront le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse et y communieront aux intentions du souverain Pontife. Le R. P. Lavigne avait quitté Boulogne-sur-Mer pour venir faire entendre sa parole si apostolique et si entraînante. Il prit pour texte ces paroles, *Ave gratiâ plena*, et démontra, dans une rapide improvisation, la justesse du titre de *Mère de grâce* donné à la sainte Vierge, et toute la force de ces expressions. Je voudrais pou-

voir vous donner ici une analyse complète de ce beau discours, où le Révérend Père s'éleva aux plus sublimes considérations sur la grâce; mais je prolongerais trop ce compte-rendu. L'auditoire me parut surtout frappé du commentaire qu'il donna à ces paroles : *Benedicta tu in mulieribus*, Vous êtes bénie entre toutes les femmes. « Cette parole, dit-il, ne s'appliquerait pas dans toute sa rigueur à Marie, si elle n'était pas notre mère par une véritable filiation. Toute femme à qui Dieu a donné le bonheur de la maternité pourrait lui dire : Oui, vous êtes élevée au-dessus de moi en gloire et en mérite; oui, vous êtes la Reine des anges et des hommes, vous êtes la Mère de Dieu. Mais cet enfant que j'ai porté dans mon sein, il est mon enfant, je suis sa Mère, sa mère par voie de filiation, sa véritable mère, et vous ne l'êtes pas : c'est là un privilège que je possède et que vous n'avez pas. — Non, non, s'est alors écrié l'éloquent prédicateur, non, une femme ne pourra se prévaloir d'un tel privilège auprès de Marie, aucune ne pourra se dire plus qu'elle sous un cer-

tain rapport. Nous avons deux vies : l'une naturelle, l'autre surnaturelle ; la vie de la nature et la vie de la grâce ; la première merveilleuse sans doute, mais la seconde élevée au-dessus d'elle autant que le ciel l'est au-dessus de la terre, séparée d'elle par l'abîme immense de la miséricorde et de la munificence divine. Et c'est de cette seconde vie que Marie est la Mère, *Mater gratiæ*, mère par une véritable filiation mystérieuse ; de sorte qu'elle peut répondre à la mère selon la nature : Oui, vous êtes la mère de cet enfant, vous lui avez donné la vie du corps, même celle de l'intelligence ; mais c'est moi qui lui donne la vie de l'âme, la vie de la grâce, et je suis sa mère à un titre aussi élevé au-dessus du vôtre que la grâce est élevée au-dessus de la nature. Vous ne pouvez me disputer ce glorieux privilège de la maternité ; si je le partage avec vous, à moi en appartient la plus belle part. » On a été aussi vivement impressionné par la péroraison de ce discours, où l'orateur passant en revue son auditoire, l'offrait à la sainte Vierge, et faisait en son nom une solen-

nelle consécration de tous à Marie, en la suppliant de considérer comme ses enfants dévoués ces magistrats, ces militaires, ces nombreux spectateurs accourus de si loin pour assister à son triomphal couronnement.

» Le R. P. Lavigne a prévu l'objection de ceux qui se scandalisent de tant d'honneurs rendus de nos jours à la sainte Vierge, et il a bien montré que ces hautes prérogatives que l'Eglise catholique reconnaît à Marie sont des dons de Dieu, que tout ce qu'elle a vient de Dieu. Il n'y a pas un catholique qui ne sache que si Marie est une toute-puissance, c'est une toute-puissance SUPPLIANTE, comme on l'a dit avec un si grand bonheur d'expression. Nous n'adorons pas Marie; mais nous savons que c'est par elle qu'on arrive à son Fils; nous savons que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne veut rien accorder que par sa Mère, puisque c'est par elle qu'il s'est donné lui-même au monde pour le sauver.

» La messe pontificale se termina vers midi. Alors se déployèrent les rangs de la procession qui devait conduire au lieu du couronnement.



» Un peloton de cavalerie ouvrait la marche.

» Puis venaient les députations des paroisses du diocèse de Soissons, rangées par archiprêtres. Les archiprêtres de ce diocèse correspondent aux arrondissements de Soissons, Laon, Saint-Quentin, Vervins et Château-Thierry. Chaque archiprêtre était précédé d'une bannière de la sainte Vierge, accompagnée d'étendards portant l'image du patron de chaque chef-lieu de canton, et des paroisses qui avaient envoyé une députation ou un *ex-voto*. On remarquait les nombreuses oriflammes dont les inscriptions et les sujets rappelaient le couronnement qui allait avoir lieu, avec des emblèmes qui désignaient la paroisse qui les avait fait faire,

» A la suite de chaque étendard, ou leur faisant escorte, marchaient sur deux lignes les députations des confréries et associations pieuses, les délégués des cantons, les doyens et archiprêtres; au milieu des lignes étaient portés les *ex-voto* placés sur des coussins en velours bleu. La plupart de ces *ex-voto* étaient des couronnes ou des cœurs en or et en ver-

meil, renfermant les noms des paroisses ou des membres des confréries et associations. J'ai pu en voir plusieurs qui étaient d'un travail exquis. Les jeunes personnes qui accompagnaient les *ex-voto* étaient costumées en blanc et portaient à la main une petite oriflamme de couleur bleue. Les jeunes gens portaient des oriflammes de couleur rose sur lesquelles on lisait : *Mère de grâce , priez pour nous* <sup>1</sup>.

» Tout cela formait la première section

<sup>1</sup> Parmi les bannières on a beaucoup remarqué celle de l'archiprêtre de Laon, pour sa riche et élégante simplicité : au centre, sur une étoffe d'argent moiré, les armes de la ville de Laon, dont l'écu est entouré d'une légende de circonstance. La bannière de Soissons, celle de Saint-Quentin, sur laquelle était peinte l'effigie du saint martyr; celle de Braine, qui dépassait toutes les autres par son ampleur et la richesse de ses broderies; celle de Marchais, où l'on voyait retracé la scène miraculeuse du berger et des chevaliers se réveillant sur le terroir qui leur appartient, quand la veille ils s'étaient endormis dans les cachots du soudan d'Egypte; et bien d'autres oriflammes, toutes luttant d'élégance et de goût, se disputaient l'attention et témoignaient de la piété des populations. Parmi les *ex-voto*, il faut citer le magnifique cœur d'or offert par Saint-Quentin, la belle statue de la Vierge que le clergé du Laonnais a été chercher en Allemagne, le calice et les burettes d'or portés par les jeunes filles de Soissons, un vase de lis d'argent doré offert par Coucy-le-Château, d'autres cœurs, dont l'un surtout était magnifiquement encadré. (*Journal de l'Aisne.*)

de la procession. La seconde section se composait de la paroisse de Notre-Dame de Liesse, précédée de la bannière et des Conférences de Saint-Vincent de Paul du diocèse et de la ville de Reims, dont les membres marchaient sur cinq de front, ayant à leur tête M. Elambert, président du conseil provincial de la société et des conférences de Reims, et M. Lefèvre, président de la conférence de Liesse. Cette seconde section se terminait par la musique militaire et par un chœur de chanteurs.

» Puis venait la troisième et dernière section <sup>1</sup>.

» Le clergé.

» La sainte image, portée par huit prêtres,

<sup>1</sup> La troisième section, précédée de la croix du chapitre de la basilique de Soissons, se composait d'un innombrable clergé, remarquable par cette bonne tenue traditionnelle qui distingue les prêtres soissonnais, et par la variété des costumes : les surplis à manches longues, les rochets à manches étroites, les uns brodés, les autres unis ; les mozettes rouges, violettes, fourrées, noires avec bordures rouges, noires tout unies, etc., etc., s'étaient au soleil de la façon la plus pittoresque. Trois prêtres brésiliens, avec des ornements de velours noir, un religieux de Prémontré aux vêtements entièrement blancs et un frère couvers de la Trappe de Forges près Chiavay (Belgique), complétaient ce tableau. (*Arçus soissonnais.*)

et près de laquelle marchaient trois petits pages en costume du moyen âge, en souvenir des trois chevaliers de la légende.

» Les neuf prélats, mitre en tête, avec la chape et la crosse.

» Des ecclésiastiques qui n'avaient pu prendre place dans les rangs de la procession parce qu'ils n'avaient pas d'habits de chœur.

» Les autorités, S. A. S. le prince de Monaco, MM. le préfet et le sous-préfet, des conseillers de préfecture, le maire de Liesse, le général de Lioux, commandant le département, le commandant de la gendarmerie départementale, etc.

» Le détachement de la garnison de Laon escortait les prélats et les autorités ; un peloton de cavalerie fermait la marche.

» Puis une foule innombrable de spectateurs dont les flots pressés se refermaient sur le cortège à mesure que la procession s'avavançait.

» Le lieu du couronnement avait été fixé en dehors de Liesse, dans un vaste champ, près d'une petite chapelle bâtie sur le chemin de Marchais, à un endroit où, d'après la tradition, la statue miraculeuse de la Vierge

s'était arrêtée à l'époque du retour des chevaliers d'Eppes.

» Les premiers rangs de la procession étaient déjà arrivés au champ désigné, avant que les derniers eussent quitté les rues de Liesse.

» Une estrade avait été élevée afin que le couronnement de la statue fût aperçu plus facilement de tous les spectateurs.

» Je n'ai jamais vu rien de plus beau et de plus touchant que la marche dont je viens d'indiquer l'ordre. Mais je dois dire que ce qui me toucha le plus, c'est l'attitude calme et recueillie de la multitude qui formait une double haie sur le passage de la procession. Là, tous les rangs étaient confondus : citadins et villageois, ouvriers et bourgeois, artisans et cultivateurs, hommes et femmes, enfants et vieillards, tous préoccupés d'une seule pensée, celle d'apercevoir la statue qu'on devait couronner, et de contempler le spectacle vraiment majestueux formé par ces neuf vénérables pontifes qui s'avançaient lentement, bénissant sur leur passage tous ces fronts inclinés respectueusement devant

eux. Et ces rangs se grossissaient continuellement. On voyait accourir, à travers les champs, et sortir des bouquets de bois voisins, des troupes nouvelles qui s'arrêtaient dans les rangs, ou qui devançaient les autres pour se trouver mieux placées sur le champ du couronnement.

» Enfin, après une heure de marche sous un soleil brûlant que venaient heureusement tempérer quelques nuages et un vent assez fort, la statue fut déposée sur l'estrade, où vinrent prendre place les prélats, M. le prince de Monaco, sur la propriété duquel on se trouvait, et M. le préfet avec les autorités. Au bas de l'estrade, dans une enceinte spéciale, étaient le clergé avec les députations des paroisses. Des deux côtés se trouvaient les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, des ecclésiastiques, des étrangers. Cette seconde enceinte était formée par une clôture en dehors de laquelle devait rester la foule; mais les gendarmes étaient trop peu nombreux pour contenir cette foule empressée; les barrières furent rompues sur plusieurs points, le flot se précipita, et il

y eut un instant de trouble et de confusion, sans qu'on ait eu à regretter aucune scène fâcheuse. Ces braves gens voulaient voir de plus près, mais ils avaient un trop bon esprit pour exciter un tumulte répréhensible.

» Pendant que se faisaient les derniers préparatifs du couronnement, le R. P. Lavigne, avec cette éloquence entraînante dont il possède le secret, engagea cette masse compacte et avide à témoigner par un *vivat* chaleureux sa dévotion à la sainte Vierge; et aussitôt, répondant au cri de l'éloquent missionnaire, des milliers de voix crièrent : *Vive Notre-Dame de Liesse!* Une seconde et une troisième acclamation suivirent. On sentait, à l'énergie avec laquelle elles étaient poussées par ces vigoureuses poitrines, que le cri était l'expression du cœur. Ce fut un magnifique moment. Près de vingt mille bouches acclamaient la Reine du ciel et de la terre<sup>1</sup>; cette foule, venue de tant de points différents, s'associait unanimement au triomphe de la sainte Vierge.

<sup>1</sup> D'autres portent à plus de trente mille le nombre des spectateurs accourus à Liesse pour assister au couronnement.

» Mgr Dufêtre, évêque de Nevers, parla ensuite. Vous connaissez cette éloquence populaire servie par un organe d'une extraordinaire puissance. Malgré le sourd murmure qui accompagne les grandes réunions d'hommes de toute condition et de tout âge, malgré le vent, malgré le carillon lointain des cloches de Liesse et les détonations des mortiers, Mgr Dufêtre se fit entendre jusqu'aux extrémités de ces rangs si nombreux, et augmenta l'émotion qui avait déjà gagné tous les spectateurs.

» Alors eut lieu le couronnement<sup>1</sup>. Une première couronne fut placée par Mgr l'évêque de Soissons sur la tête de l'Enfant Jésus, avec ces paroles : « Puissions-nous mériter que vous nous couronniez de gloire et d'honneur dans les cieux comme nos mains vous couronnent sur la terre ! »

Puis une seconde couronne sur la tête

<sup>1</sup> L'une des couronnes, celle de la Vierge, est en forme de couronne royale. Elle est très-élégamment dessinée. Des pierres précieuses sont semées sur le bandeau. La couronne de l'enfant Jésus, plus simple et moins haute, affecte la forme d'un diadème. Elles sont l'œuvre d'un habile joaillier de Paris, et valent ensemble, nous a-t-on dit, plus de 6,000 fr.



de la Vierge, avec ces paroles : « Puissons-nous mériter que le Christ nous couronne de gloire et d'honneur dans les cieux comme nos mains vous couronnent sur la terre ! »

Ces simples prières indiquent bien le but que se propose l'Eglise dans ces couronnements, et répondent par elles-mêmes aux accusations d'idolâtrie que l'on porte contre elle.

» En même temps les tambours battaient au champ, les clairons résonnaient, et le corps de musique mêlait ses fanfares au bruit des cloches et de l'artillerie.

« La procession se remit en marche dans le même ordre. Rentrée dans Liesse, elle parcourut les rues qu'elle n'avait pas encore traversées, au chant des hymnes et des psaumes et au bruit des fanfares militaires, en se dirigeant vers la chapelle de la Fontaine qu'on vient de reconstruire sur le plan de la Santa-Casa de Lorette. Vous savez que le séminaire d'Issy, dépendance du séminaire de Saint-Sulpice, possède aussi une Santa-Casa. Des personnes qui ont vu les

trois chapelles trouvent celle de Liesse moins complètement ressemblante, quoique certaines parties, la cheminée par exemple, soient plus heureusement reproduites qu'à Issy. Il sera facile de compléter peu à peu la ressemblance du reste. On voit, dans la Santa-Casa de Liesse, un tableau qui représente les chevaliers endormis près de la princesse égyptienne, et, non loin de là, un troupeau de moutons et le berger qui indiqua au chevalier d'Eppes en quel endroit il se trouvait.

» Enfin la procession se rendit dans la cour du petit séminaire. Les évêques montèrent sur le perron et bénirent les oriflammes et les *ex-voto* qui leur furent présentés, puis ils donnèrent ensemble cette bénédiction solennelle, qui rappelle, par sa majesté et par sa grandeur, celles que donnent les papes sur la place de Saint-Pierre.

» Il était près de quatre heures ; la procession avait duré plus de trois heures et demie, et on peut évaluer à plus de vingt-cinq mille le nombre des personnes que l'avaient suivie, qui s'étaient trouvées sur son passage

ou qui avaient assisté à la cérémonie du couronnement, nombre considérable dans une bourgade qui ne compte pas quatorze cents habitants, qui n'est entourée que de villages peu peuplés, qui est éloignée de tout grand centre de population; et si l'on réfléchit qu'on était au temps de la moisson, un jour de la semaine, et que deux jours de fête venaient d'avoir lieu, le jour de l'Assomption et le lendemain dimanche, on comprendra la puissance d'attraction que les fêtes de la religion exercent encore sur la multitude, et l'on ne désespérera pas tout à fait de l'avenir de notre patrie.

» J'ai pu assister, avant la cérémonie du soir destinée à l'ouverture du jubilé, à une réunion des Conférences de Saint-Vincent de Paul, présidée par les neuf évêques. Le président du conseil provincial, après avoir remercié les évêques, et en particulier Mgr l'évêque de Soissons, des encouragements que reçoit la Société de Saint-Vincent de Paul, fit connaître en peu de mots le progrès des œuvres des Conférences depuis la dernière réunion générale, et il insista avec une

extrême chaleur sur la création ou la continuation de trois OÈuvres essentielles : l'OÈuvre des Saintes-Familles, qui produit tant de bien à Paris; l'OÈuvre des Loyers, qui vient au secours du pauvre tout en lui enseignant la prévoyance et en le relevant à ses propres yeux, et l'OÈuvre de la Propagation des bons livres, si nécessaire en présence des ravages causés dans les âmes par la littérature immorale et impie et par la mauvaise presse. Mgr l'évêque de Soissons a fait beaucoup pour cette dernière OÈuvre, vous le savez, et certes on ne saurait trop encourager les efforts faits dans le même sens. On sait bien qu'un mauvais livre fait plus de mal que dix bons livres ne font de bien; mais ce n'est pas une raison pour ne pas propager les bons livres; c'en est une pour les multiplier tellement qu'ils finissent par être cent fois plus répandus que les mauvais. Il y a beaucoup à faire en France sous ce rapport : on le comprend et l'on commence d'agir en conséquence; mais qu'on est loin encore du but à atteindre!

• La réunion des Conférences se termina

par une paternelle et chaleureuse allocution de Mgr l'évêque de Soissons, exprimant tout le bonheur que lui avait causé cette belle journée, et surtout la communion générale du matin, — par une distribution de médailles commémoratives à tous les membres présents à la réunion, — et par quelques mots pleins d'enjouement et de grâce de Mgr l'évêque de Nevers. La quête d'usage ne fut pas oubliée. Les membres de la société de Saint-Vincent de Paul ne se réunissent jamais sans que les pauvres en ressentent quelque profit.

» Vers sept heures du soir eut lieu l'ouverture du jubilé. On entendit encore le R. P. Lavigne qui développa avec bonheur ces paroles : *Hæc dies quam fecit Dominus*, en montrant combien la journée qui s'écoulait avait été bien employée, dans des pensées étrangères aux préoccupations du commerce, de l'industrie et du travail, tout entière dans des pensées de religion ou des mouvements de curiosité dont l'objet est pur et saint, d'une façon enfin qui donne un avant-goût des fêtes du ciel. Mgr l'évêque

d'Arras chanta le salut. Une dernière allocution de Mgr l'évêque de Soissons termina la fête religieuse. Le vénérable prélat, heureux de la manière dont s'était passée la journée du 18 août, exprima son bonheur avec une effusion toute paternelle ; il remercia tous ceux qui avaient contribué à rehausser la gloire de Notre-Dame de Liesse, les autorités de Liesse, les autorités départementales, les évêques, le clergé, la garde nationale, la troupe, tout le monde ; et, serrant à tous la main, comme il le dit, en serrant la main des chefs de l'armée et de la garde nationale, il fit distribuer aux militaires et aux gardes nationaux des médailles commémoratives de cette grande et belle journée. Ces médailles portent d'un côté l'image de la statue de la Vierge, soutenue par des anges, avec ces mots : NOTRE-DAME DE LIESSE. On lit sur le revers : COURONNÉE AU NOM DE S. S. PIE IX, LE 18 AOUT 1857.

» Vers neuf heures, un feu d'artifice fut tiré, et les étrangers purent admirer de brillantes illuminations, parmi lesquelles on distinguait surtout celles de l'hôtel de ville,

du portail de l'église des RR. PP. Jésuites et du petit séminaire. Les lampions, les verres de couleur, des transparents représentant la Vierge couronnée, brillant parmi la verdure qui encadrait les portes et les fenêtres, et sur les arcs de triomphe, donnaient à cette petite ville un air de fête qui rappelait le jour où elle célébrait la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

» Tel fut ce beau jour du 18 août 1857, qu'ont suivi dix autres jours de fête, pendant lesquels les paroisses voisines et les pèlerins étrangers sont venus tour à tour faire leur jubilé. J'ai cru ne devoir pas craindre d'entrer dans trop de détails pour faire connaître ce magnifique triomphe de la sainte Vierge. Depuis le 8 décembre 1854, ces touchants spectacles se renouvellent souvent. Un immense mouvement se fait vers la sainte Vierge, la Mère de Jésus-Christ. On n'a pu encore oublier les touchantes manifestations qui ont suivi ce jour à jamais mémorable. Les pèlerins vont en foule à la Salette, à Fourvière, à tous les sanctuaires de Marie. Hier c'était à Liesse, puis à Boulogne-sur-

Mer; sous peu de jours ce seront les canons de Sébastopol qui, transformés en une colossale statue de Notre-Dame de France, attireront les pèlerins au Puy-en-Velay. Un caractère spécial restera attaché au couronnement de Liesse : c'est que dans cette petite cité, Marie sera désormais invoquée sous le nom de *Mère de Grâce*, et n'est-ce pas sous ce nom qu'elle se présente à nous comme l'espoir des jours mauvais dans lesquels nous vivons? aussi l'impiété rugit; elle sent que la Vierge, vers laquelle tous les regards se tournent, se dispose, en retour de tous les honneurs qu'on lui rend, à nous combler de ses grâces, elle sent que le dix-neuvième siècle est le *siècle de Marie*. »

Les neuf jours qui suivirent le couronnement furent une fête continuelle. Liesse n'était pas encore revenu de ces saintes et joyeuses émotions, que la fête de la Nativité vint les renouveler. Écoutons encore un témoin oculaire, M. Duployé, qui écrivait de Liesse, le 10 septembre 1857 :

« Liesse vient de voir encore une de ces manifestations religieuses qui reportent l'es-



prit à ces temps de foi ardente où des populations tout entières se précipitaient vers les sanctuaires privilégiés de Marie. Le 9 septembre, le lendemain de la Nativité de la très-sainte Vierge, une procession qui, pour l'éclat et la magnificence, pouvait presque rivaliser avec celle du 18 août, déroulait toutes les paroisses du doyenné de Sains dans les rues de la ville. Trente chariots, un nombre plus considérable encore d'autres véhicules, étaient venus, après un trajet de trente kilomètres, déposer aux portes de Liesse ces trois cents jeunes filles vêtues de blanc, dont les lignes se déployaient si belles, si gracieuses, pour encadrer les chœurs des jeunes enfants et faire cortège à l'auguste Reine des vierges, portée sur les épaules de leurs compagnes. Tous les prêtres du canton, précédant leur vénérable doyen, venaient ensuite, précédés eux-mêmes de l'élite des jeunes gens, qui portaient, comme les jeunes personnes, des oriflammes aux couleurs de la Vierge, aux broderies délicates, aux devises pieusement choisies. Qu'il était beau, ce spectacle de tout un peuple venant de si loin

offrir à Notre-Dame de Liesse, à cette Vierge qu'il aimait tant, un cœur d'or que des retards imprévus l'avaient empêché d'apporter le jour même du couronnement, et voulant, par l'éclat et la magnificence de sa démonstration, se dédommager du déplaisir de n'avoir pas pu prendre sa juste part à la grande fête de famille du 18 août! Comme dans ce grand jour, comme pendant les dix jours du jubilé, l'église était insuffisante pour la foule qui se pressait sous le portail et dans la rue! comme en ces beaux jours aussi, tout ce peuple était silencieux, recueilli! Ce recueillement, malgré tant de causes de distractions inséparables des grandes agglomérations momentanées, est une chose si frappante dans toutes les fêtes qui viennent d'avoir lieu à Liesse, que nous avons entendu beaucoup de personnes nous dire : « Vraiment, tous ces pèlerins, c'est la foi qui les amène à Liesse, c'est pour parler à Dieu et à Marie, et non pour aucun motif naturel. »

» Depuis ce glorieux jour de son couronnement, Notre-Dame de Liesse semble

se plaire à justifier de plus en plus ce titre de Mère de Grâce dont l'a décoré le Souverain-Pontife. Que de retours, que de conversions remarquables ! Toute la journée et bien avant dans la nuit, tous les confessionnaires étaient assiégés, et les confesseurs n'en sortaient que pleins d'admiration pour les merveilles de grâce que Marie se plaisait à multiplier chaque jour. Les messes se succédaient sans interruption, de l'aube du jour à midi. Aux hommes sur qui ne font aucune impression les merveilles de la grâce, incomparablement plus admirables cependant que les guérisons corporelles, j'ai à raconter un fait dont j'ai eu le bonheur d'être témoin.

» Le 3 septembre, j'assistais à une messe ; je vois apporter dans l'église, sur une chaise, une femme qui paraissait souffrante ; au moment de la communion, ses parents la transportent à la sainte table ; elle reçoit la sainte hostie ; immédiatement après l'avoir reçue, elle tombe évanouie ; on s'empresse autour d'elle, on la soutient, on essaie de la faire revenir à elle-même : les soins sont inutiles ; les parents se disposent à l'empor-

ter hors de l'église. Arrivée vers le milieu de la nef, cette femme se dégage de leurs bras et s'avance seule vers l'autel ; les personnes qui l'accompagnaient veulent la soutenir, elle les repousse ; ils insistent ; elle les repousse toujours : elle marchait sans aucune difficulté.

» Voici maintenant ce qu'ont déposé et signé, au bureau de la sacristie, six personnes qui habitent le même pays que cette femme, et pour la plupart ses parents. La nuit qui suivit l'Assomption de la très-sainte Vierge, cette personne avait perdu l'usage de la jambe droite, et onze jours après, celui de la jambe gauche ; ces membres étaient de plus devenus tellement insensibles, que les plus fortes piqûres ne produisaient aucune douleur. Dès le début de sa maladie, Eulalie se sentit inspirée d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse. C'est là seulement, disait-elle, que je recommencerai à marcher. Longtemps ses parents, son curé s'opposèrent à ce voyage de 72 kilomètres, certains, disaient-ils, qu'elle mourrait en chemin ; telle était aussi l'opinion du doc-

teur. Cependant, importunés par ses demandes réitérées, ses parents disposent une voiture, craignant bien de la voir mourir dans le trajet. Ils arrivent à Liesse; le lecteur sait le reste.

» Peu de temps auparavant, le 2 juillet, fête de la Visitation de la sainte Vierge, deux autres guérisons avaient lieu, l'une dans l'église même de Notre-Dame de Liesse, et l'autre dans un pays voisin, par la même intercession.

« Je reviens au pèlerinage du canton de Sains. A trois heures, le salut réunissait de nouveau toutes les paroisses du doyenné. Après divers chants parfaitement exécutés, après une chaleureuse allocution du R. P. Marin, de la compagnie de Jésus, lorsque la sainte bénédiction fut descendue sur tout ce peuple pieusement agenouillé, le vénérable doyen, avec une émotion que tout le monde partageait, annonça qu'il allait prendre le cœur d'or exposé jusque-là sur un élégant brancard, et accompagné de tous les pasteurs du doyenné, le déposer aux pieds de Notre-Dame de Liesse, en témoi-

gnage de leur singulière affection , de leur affectueuse reconnaissance , et comme symbole de l'offrande de tous leurs cœurs et de tous ceux de leurs paroissiens au cœur chéri de la bonne Vierge de Liesse. « Mes » enfants, leur dit-il, en ce moment, pour » répondre à tous nos sentiments, ce n'est » pas de l'art qu'il faut, c'est du cœur. Tous » nos cœurs sont pleins, laissons-les s'é- » pancher; disons à Marie ce que nous » sentons; disons-lui qu'en ce jour nous lui » donnons tout notre amour; disons-le non » pas à satiété, peut-il y avoir satiété pour » un enfant qui dit son amour à sa mère? » mais disons-le et redisons-le le plus qu'il » nous sera possible; jamais nous ne le répé- » terons assez pour notre cœur. »

» A ces mots, du sein de cette multitude, de toutes les bouches, de toutes les poitrines, de tous les cœurs, s'échappa, vibrant, sonore et majestueux, ce chant si simple et si touchant, ce vrai chant du cœur :

« En ce jour, ô bonne Madone, je te donne mon amour. »

Et de toutes ces voix de prêtres, d'hommes,

d'enfants, de jeunes hommes et de jeunes filles, se mariant, se fondant d'une manière admirable, s'exhalait je ne sais quel doux et suave parfum d'amour et de piété.

» La procession se remet en marche au chant du *Te Deum*, elle se dirige vers la *Santa-Casa* et y fait une station, puis sort en bon ordre de la ville, laissant après elle un précieux et impérissable souvenir.

Voilà la fête et les joies de cette heureuse cité de la sainte Vierge, voilà les merveilles que Dieu se plaît à y opérer en faveur des fidèles enfants de Marie, voilà les faits qui donnent aux chrétiens de magnifiques espérances pour un avenir prochain. »

# TABLE

Épître dédicatoire.	. . . . .	VII
Préface.	. . . . .	XI
<i>Salve Regina.</i>	. . . . .	XV
CHAPITRE I.	Le siècle de Marie. . . . .	17
CHAPITRE II.	Le bourg de Notre-Dame de Liesse. . . . .	28
CHAPITRE III.	La Légende. — <i>Causa nostræ lætitiæ.</i>	42
CHAPITRE IV.	Histoire du pèlerinage. . . . .	82
CHAPITRE V.	Le Couronnement. . . . .	102

